

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

AVRIL 1849. N. 8.

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS.



QUÉBEC :

Imprimé par A. Côté et cie. près l'Archevêché.

1849.


Graff

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

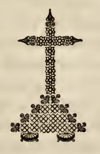
DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

AVRIL 1849. No. 8.

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS.



QUÉBEC:

Imprimé par A. Côté et Cie. près l'Archevêché.

1849.

AVANT-PROPOS.

Nous n'ignorons pas que les associés à l'œuvre de la Propagation de la Foi attendent depuis longtemps le huitième rapport sur les missions qui dépendent du diocèse ou qui en ont fait partie; mais nous les prions de croire que, si nous ne l'avons pas publié plus tôt, cela est dû aux nombreux obstacles que nous avons rencontrés pour recueillir les matériaux dont nous avions besoin : obstacles tels que plus d'une fois nous avons désespéré de pouvoir leur communiquer des détails qu'ils ont à si juste titre le droit de demander.

L'on remarquera par l'inspection des comptes mis en tête du rapport que la somme des aumônes recueillies dans le diocèse pendant l'année expirée,

est inférieure de près de £300 à la collecte faite l'année précédente. Cette diminution doit sans doute être attribuée à la gêne pécuniaire qui règne surtout depuis deux ans dans le pays, et non à un manque de zèle chez les associés qui jusque-là avaient répondu si noblement à l'appel fait à leur charité. L'on verra néanmoins avec plaisir les progrès rapides que l'œuvre continue de faire chez les nations infidèles et dans les nouveaux établissements du pays. De nouvelles missions ont été fondées à la Rivière-Rouge, sur la Baie d'Hudson, sur la côte de Labrador, et plus spécialement dans le territoire de l'Orégon, où elles ont pris des développements qui doivent d'autant plus surprendre que la religion y compte à peine dix années d'existence. Auprès de nous, au Saguenay, dans nos townships, un bon nombre de chapelles ont été érigées; plusieurs autres sont en voie de construction : de nouveaux missionnaires sont allés y faire entendre cette voix de la religion si encourageante pour les colons au milieu des difficultés et des privations inséparables d'un premier établissement.

Mais des besoins plus grands encore se préparent. L'œuvre de la colonisation des terres incultes de la couronne, qui excite dans le pays tant d'enthousiasme, va exiger de plus nombreux sacrifices. Espérons que partout les fidèles sentiront la nécessité de contribuer à une œuvre si intimement liée à celle de la Propagation de la Foi, et si propre à favoriser les intérêts de la religion, comme la prospérité de la patrie.

Etat *des sommes reçues de chaque paroisse du diocèse pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, du* 1er *décembre* 1846 *au* 1er *décembre* 1847.

DISTRICT DE QUÉBEC.

	£	s.	d.
Notre-Dame de Québec, (*),	226	13	6½
St. Roch de Québec,	202	0	0
Notre-Dame des Anges, Hôpital-Génl.	11	18	2½
St. Pierre, île d'Orléans,	25	8	2½
St. Laurent, do.	32	0	0
St. Jean, do.	33	17	1½
St. François, do.	12	10	0
Ste. Famille, do.	24	1	5½
Grondines,	30	7	2½
Deschambault,	15	6	3
Cap-Santé,	33	3	10½
Ecureuils,	7	11	7
Pointe-aux-Trembles,	19	13	6½
St. Augustin,	51	4	9½
Ste. Catherine,	1	15	1½
Ste. Foye,	36	18	11½
Ancienne-Lorette,	28	13	11½
St. Ambroise,	39	19	6½
Valcartier,	3	1	9
Charlebourg,	23	10	2
Beauport,	49	13	8
Ange-Gardien,	19	11	6½
Château-Richer,	18	15	10
Ste. Anne de Beaupré,	12	0	2
	£959	16	6

[*] Dans la somme fournie par la paroisse Notre-Dame de Québec sont compris £12 10, don d'une dame charitable; £6 15, don des dames Ursulines, et £6, don des dames de l'Hôtel-Dieu.

	£	s.	d
Montant de l'autre part,	959	16	6
St. Joachim,	13	11	2
Baie St. Paul,	8	15	0
Isle aux Coudres	10	15	7½
Eboulements,	10	12	9½
St. Irénée,	6	5	0
Malbaie,	25	9	0½
Ste. Agnès,	2	0	0
St. Jean Deschaillons,	19	2	6
Lotbinière,	40	0	0
Ste. Croix,	34	10	0
St. Antoine,	27	19	9½
St. Nicolas,	21	17	9½
St. Sylvestre,	4	0	0
Somerset,	3	5	0
Pointe-Levi,	75	12	11
St. Henri,	36	5	0
St. Anselme,	7	10	4
St. Isidore,	7	5	0
Ste. Claire,	4	19	11½
St. Bernard,	1	12	6
Ste. Marie, Nouvelle Beauce,	20	5	9
St. Elzéar,	2	3	4
St. François do.	6	1	3½
Ste. Marguerite,	3	0	0
St. Gervais,	23	0	0
St. Charles,	24	19	7½
Beaumont,	22	10	0
St. Michel,	60	0	0
Berthier,	13	1	3
St. François, Rivière du sud,	6	15	0
St. Pierre, do.	17	19	4½
St. Thomas,	26	5	4½
Isle-aux-Grues,	10	5	10
Grosse-Isle,	1	0	0
Cap-St. Ignace,	10	o	0
Islet,	46	4	0
	£1614	16	9½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1614	16	9½
St. Jean Port-Joli,	9	10	4
St. Roch des Aulnets,	22	11	3
Collége de Ste. Anne,	4	0	9
Ste. Anne de Lapocatière,	3	5	9
Rivière-Ouelle,	6	12	6
St Denis,	51	5	11
Kamouraska,	80	0	7
St. Paschal,	33	15	0
St. André,	22	0	0
Rivière-du-Loup,	10	16	8
Isle-Verte,	9	3	9
Trois-Pistoles,	12	4	5
St. Simon et St. Fabien,	7	0	0
Rimouski,	18	5	0
Ste. Luce,	10	8	3½
Cacouna,	5	1	9
Douglastown,	3	0	0
	£1923	17	11

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

	£	s.	d.
Séminaire de Nicolet,	2	0	0
Trois-Rivières,	61	0	6
St. Maurice,	5	0	0
Maskinongé,	4	0	0
Rivière-du-Loup,	8	10	0
Ste. Ursule,	6	15	0
St. Léon,	16	5	0
Yamachiche,	52	1	1
St. Barnabé,	0	10	0
Pointe-du-Lac,	3	15	3
Cap de la Magdeleine,	2	15	0
Champlain,	15	11	3½
Batiscan, 2 ans,	27	0	0
Ste. Geneviève,	27	10	0
Ste. Anne de la Pérade,	60	0	0
	£292	13	1½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	292	13	1½
Kingsey,	0	10	0
St. Eusèbe de Stanfold,	1	5	2
St. Michel d'Yamaska,	4	10	0
St. François du Lac,	15	19	11½
Baie du Febvre,	31	12	6
St. Zéphirin, 2 ans,	3	6	4
Nicolet,	25	4	0
St. Grégoire,	25	0	0
Bécancourt,	34	6	3
St. Pierre Lesbecquets,	15	0	10
Recette du district des Trois-Rivières,	£449	8	2
do. do. de Québec,	1923	17	11
Vente de quelques Nos. des Annales de la Propagation de la Foi,	1	0	0
	£2374	6	1
Balance restant en caisse le 1er décembre 1846,	2126	7	4
Total en caisse,	£4500	13	5

Etat *des dépenses faites au compte de l'Association du* 1er *décembre* 1846 *au* 1er *décembre* 1847.

		£	s.	d.
1°	A la mission de la Rivière-Rouge,	120		
2°	do. de la Colombie,	50		
3°	do. du Saguenay,	125		
4°	A la chapelle des Sept-Isles,	150		
5°	do. de Tadoussac et des chantiers environnants,	50		
6°	A la mission d'Abbitibbi,	120		
7°	do. du St. Maurice,	175		
8°	do. chez les Naskapis,	80		
9°	do. de Sherbrooke,	150		
		£1020	0	0

		£	s.	d.
	Montant de l'autre part,	1020	0	0
10°	A la mission de Kingsey,	40		
11°	do. de Drummondville,	45		
12°	do. d'Arthabaska,	40		
13°	do. de Somerset,	40		
14°	do. d'Halifax,	60		
15°	do. de Leeds,	20		
16°	do. de Tring, etc.	50		
17°	A la chapelle de Lambton,	25		
18°	A la mission de Frampton,	20		
19°	do. de la Grosse-Isle,	75		
20°	do. de Matane,	30		
21°	A la chapelle de Douglastown,	25		
22°	A la mission de Valcartier et Stoneham,	24		
23°	do. de Laval,	6	5	
24°	do. de Labrador,	25		
25°	do. de Kennebec,	10		
26°	Aux missions de St. Raymond et St. Basile,	25		
27°	Pour la réclamation des biens des Jésuites,	50		
	Alloué aux missions de la Rivière-Rouge par les conseils centraux de Paris et de Lyon,	370	0	9
		£2000	5	9
	Pour l'impression du rapport N°. 7, (2750 copies,)	137	3	4
	Pour frais d'agence, de frêt, de douane et autres pour la transmission des Annales de Lyon à Québec, leur distribution, ainsi que celle des Rapports sur nos missions dans le diocèse; frais de correspondance, &c.	55	17	2
	Total,	£2193	6	3

RÉCAPITULATION.

	£	s.	d.
Montant en caisse,	4500	14	3
Dépense de l'année,	2193	6	3
Balance en caisse au 1er décembre 1847,	£2307	7	2

Etat *des sommes reçues de chaque paroisse du diocèse pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, du* 1*er décembre* 1847 *au* 1*er décembre* 1848.

DISTRICT DE QUÉBEC.

	£	*s.*	*d.*
Notre-Dame de Québec (*),	149	7	2½
St. Roch de Québec,	51	8	10
Notre-Dame des Anges, Hôpital-Génl.	10	13	8½
St. Pierre, île d'Orléans, (*),	80	7	9½
St. Laurent, do.	31	3	10
St. Jean, do.	30	13	5
St. François, do.	12	18	0
Ste. Famille, do.	23	11	3
Grondines,	17	15	9
Deschambault,	19	0	6
Cap-Santé,	32	11	0
Ecureuils,	8	3	1
Pointe-aux-Trembles,	13	15	5½
St. Augustin,	44	0	4
St. Raymond,	0	16	6
Ste. Catherine,	2	6	1½
Ste. Foye,	27	9	7
Ancienne Lorette,	23	11	11
St. Ambroise,	25	9	9½
Valcartier et Stoneham,	3	5	0
Charlebourg,	17	7	1½
Beauport,	49	7	0
Ange-Gardien,	21	18	9
Château-Richer,	17	0	0
Ste. Anne de Beaupré,	11	19	7
St. Joachim,	10	3	3
Baie St. Paul,	7	8	6
Ile-aux-Coudres,	11	11	1½
	£755	4	5

[*] Dans la somme fournie par la paroisse Notre-Dame de Québec, sont compris £7, don des Dames Ursulines de Québec, et £6, don des Dames de l'Hôtel-Dieu.

[*] Dans la somme fournie par la paroisse St. Pierre sont compris £57 6 3, provenant de la succession de feu Messire P. A. Parant, ci-devant curé de cette paroisse.

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	755	4	5
Eboulements,	14	10	0
St. Irénée,	4	10	0
Malbaie,	16	2	6
St. Agnès,	1	5	0
Grande-Baie (Saguenay), 2 ans,	13	0	0
Lotbinière,	29	10	3
Ste. Croix,	21	10	0
St. Antoine,	14	4	1
St. Nicolas,	10	9	0½
St. Sylvestre,	4	0	0
Pointe-Lévi,	69	10	0
St. Henri,	39	0	0
St. Anselme,	8	19	6
St. Isidore,	9	9	7
St. Bernard,	6	14	6½
Ste. Marie de la Beauce,	23	0	10½
St. Elzéar, do.	13	5	0
St. Joseph, do.	9	5	0
St. George,	0	18	0
Ste. Marguerite,	2	10	0
St. Gervais,	20	0	0
St. Charles,	20	17	0
Beaumont,	19	4	4½
St. Michel,	60	0	0
St. Valier,	5	12	6
Berthier,	11	8	8
St. François, rivière du sud,	6	12	6
St. Pierre, do. (*)	43	0	0
St. Thomas,	30	2	0
Isle-aux-Grues,	10	6	1
Cap-St. Ignace,	10	0	0
Islet,	40	0	0
St. Jean Port-Joli (*)	17	16	1
St. Roch des Aulnets,	22	0	8
	£1383	17	8

[*] Dans la somme fournie par la paroisse St. Pierre sont compris £27 5, don d'une personne pieuse.

[*] Dans la somme fournie par la paroisse St. Jean sont compris £3, don d'un particulier.

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1383	17	8
St. Anne de la Pocatière,	27	1	4
Collége de Ste Anne,	4	11	8½
Rivière-Ouelle,	14	16	10½
St. Denis,	48	3	10½
Kamouraska,	77	10	0
St. Paschal,	33	7	0
St. André,	20	0	0
Rivière-du-Loup,	15	0	0
Cacouna,	6	10	2
Isle-Verte,	7	9	6
Trois-Pistoles,	16	8	2½
St. Simon et St. Fabien,	6	12	6
Rimouski,	23	10	0
Matane,	3	5	0
Douglastown,	5	17	6
Carleton,	4	15	0
Isles de la Magdeleine,	0	9	0½
	£1699	5	4½

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

	£	s.	d.
Séminaire de Nicolet,	2	11	1½
Trois-Rivières,	51	0	0½
St. Maurice,	2	5	0
Maskinongé,	6	17	11½
Rivière-du-Loup,	7	3	3
St. Léon,	15	0	0
Pointe-du-Lac,	4	18	2
Cap de la Magdeleine,	2	5	3
Champlain,	11	11	1½
Batiscan,	3	0	0
Ste. Geneviève,	18	16	8½
Ste. Anne de la Pérade,	55	0	0
St. Michel d'Yamaska,	4	0	0
St. François du Lac—arrérages de 1847,	1	0	0
St. Guillaume,	1	11	9
	£187	0	4½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	187	0	4½
Baie du Febvre,	30	15	0
St. Zéphirin,	1	0	0
Nicolet,	14	14	6
St. Grégoire,	25	0	0
Bécancourt,	28	7	6
Gentilly, 2 ans,	25	5	4
St. Pierre Lesbecquets,	13	7	11½
Recette du District des Trois-Rivières	£325	10	8
Recette du District de Québec,	1699	5	4½
Remboursé sur le prêt fait pour l'impression du Nouveau Testament,	60	6	8
	£2085	2	8½
Balance restant en caisse le 1er décembre 1847,	2307	8	0
Total en caisse,	£4392	10	8½

ETAT *des dépenses faites au compte de l'Association du* 1er *décembre* 1847 *au* 1er *décembre* 1848.

		£	s.	d.
1°	A la mission de la Rivière-Rouge,	225	0	0
2°	do. d'Abbitibbi,	120	0	0
3°	Pour dépenses de plus que l'allocation pour la bâtisse de la chapelle de do.	64	12	6
4°	A la mission du St. Maurice,	175	0	0
5°	do. de Sherbrooke,	150	0	0
6°	do. de Kingsey,	45	0	0
7°	do. de Drummondville,	45	0	0
8°	Pour la bâtisse d'une chapelle à Acton,	25	0	0
		£849	12	6

		£	s.	d.
	Montant de l'autre part,	849	12	6
9 °	A la mission d'Arthabaska,	40	0	0
10 °	do. de Somerset,	40	0	0
11 °	do. d'Halifax,	60	0	0
12 °	do. de St. Gilles et autres lieux,	50	0	0
13 °	Pour la chapelle de Ste. Agathe,	25	0	0
14 °	A la mission de Leeds,	20	0	0
15 °	do. de Tring, Forsyth et Lambton,	50	0	0
16 °	do. de Frampton,	20	0	0
17 °	do. de Matane,	30	0	0
18 °	Pour la bâtisse d'une chapelle à Mont-Louis,	25	0	0
19 °	Pour la chapelle de Douglastown, (2de allocation)	25	0	0
20 °	A la mission de Kennebec,	10	0	0
21 °	do. de Valcartier et Stoneham,	30	0	0
22 °	do. du lac Beauport,	10	0	0
23 °	do de Laval,	6	5	0
24 °	do. de Labrador,	25	0	0
25 °	Pour la bâtisse d'une chapelle dans le township de Withworth,	25	0	0
26 °	A la mission de la Grosse-isle,	100	0	0
27 °	Pour le soutien des RR. PP. Oblats au Saguenay,	100	0	0
28 °	Pour l'avancement des terres des églises du Saguenay,	25	0	0
29 °	Pour l'achèvement et réparations des chapelles des Montagnais,	36	16	0
30 °	Pour la chapelle de St. Fabien,	25	0	0
31 °	Pour la desserte de l'Hôpital de Marine,	25	0	0
32 °	Pour la paroisse de St. Raymond,	25	0	0
33 °	Pour le prêtre chargé des affaires de la propagation de la Foi,	25	0	0
34 °	Pour l'achat de vases sacrés, ornements, etc.	75	0	0
35 °	do. de livres de controverse, de piété, etc.	25	0	0
		£1802	13	6

		£	s.	d.
	Montant de l'autre part,	1802	13	6
36 °	Pour le diocèse d'Orégon-City, Colombie,	100	0	0
37 °	Pour l'église de Durham et de Wickham,	50	0	0
38 °	Pour la chapelle du Port-au-Persil,	25	0	0
39 °	Pour une mission mensuelle chez les Irlandais de Ste. Monique et de St. Zéphirin,	25	0	0
30 °	Pour l'impression d'un livre de piété dans la langue des Sauteux, préparé par M. Belcourt,	15	0	0
41 °	Pour l'impression du catéchisme traduit en langue montagnaise,	25	0	0
42 °	Prêt pour la bâtisse d'une nouvelle église à Chicoutimi,	75	0	0
		£2017	13	6
	Pour frais de poste, d'agence, de frêt, de douane et autres pour transmission des annales de Lyon à Québec, etc.,	41	8	5½
	Total,	£2159	1	11½

RÉCAPITULATION.

	£	s.	d.
Montant en caisse,	£4392	10	8½
Dépense de l'année,	2159	1	11½
Reste en caisse,	£2233	8	9

Depuis que les comptes ont été clos, il a éte reçu des paroisses suivantes:

	£	s.	d.
St. Casimir,	1	8	9
St. Valier,	1	1	10½
Ste. Luce,	8	0	0
St. Georges,		15	1
St. François de la Beauce,	4	17	10
Carleton,	4	5	0
	£20	8	6½



MISSION DE WALLA-WALLA.

Le vingt-sept septembre 1846, Monseigneur Al.-Magloire Blanchet, ci-devant chanoine, reçut l'onction épiscopale dans la cathédrale à Montréal, et fut le premier évêque de Walla-Walla, sur la rivière de ce nom dans l'immense territoire de la Colombie. La cérémonie de la consécration se fit avec une pompe qui devait singulièrement contraster dans l'esprit du courageux apôtre avec la pauvreté et le dénuement qu'il adoptait pour partage, et pour toute sa vie, en prenant possession de son diocèse de Walla-Walla.

Un ecclésiastique distingué, M. l'abbé Brouillet, curé de l'Acadie, et un jeune diacre du séminaire de Nicolet, M. Rousseau, avaient déjà obtenu la faveur de partager les nobles travaux du nouvel évêque. Telle était la troupe d'élite qui s'apprêtait à conquérir un royaume à Jésus-Christ ; n'ayant pour armes que la foi, la charité et la pauvreté, et pour espérance que les bénédictions célestes pour eux et pour leur cher troupeau.

Le quatrième jour de mars 1846, fut le jour fixé pour dire un adieu éternel à la patrie, aux parents et aux amis, et pour entreprendre l'immense trajet qui se trouve entre Montréal et Walla-Walla. L'ouvrier que le Seigneur appelle à sa vigne ne calcule pas plus les heures qu'il ne redoute le poids du jour : heureux par la pensée de la récompense, il renonce sans peine à tous les sentiments humains, et n'est touché que de celui d'un amour sans borne pour le troupeau qu'il doit évangéliser. C'est ainsi que le saint évêque et ses dignes coopérateurs se réjouissaient d'être appelés par le ciel pour aller arroser de leurs sueurs, et peut-être de leur sang, une terre encore ensevelie dans l'obscurité de l'infidélité

et de la barbarie. Ils auront des plaines sans limites à traverser, des montagnes énormes à franchir, des forêts à parcourir, pour aller apprendre au sauvage indolent, couché dans sa cabane, la voie de l'éternité, et pour l'initier aux bienfaits de la civilisation. Les fatigues du voyage, les privations de tout genre, les périls nombreux de la part des nations barbares, ne sont que des incidents ordinaires et prévus de la vie du missionnaire. Le royaume qu'il prêche n'étant pas de ce monde, son âme s'élève par la foi au-dessus des sensibilités humaines, et son cœur brûlant n'entend que la voix de Jésus appelant des ouvriers à sa moisson : sublime dévouement, que le catholicisme seul inspire, parce que seul il garantit une récompense digne des plus grands sacrifices.

L'intention de Monseigneur Blanchet était de se rendre à St. Louis dans l'Illinois, pour s'y joindre à une caravane américaine qui devait en partir au commencement du printemps pour l'Orégon, en passant par les plaines du Missouri.

Le départ de Montréal eut lieu au jour indiqué, et au commencement d'avril la caravane américaine entrait dans les immenses prairies du Missouri, pour n'en sortir qu'après trois mois de marche, de fatigues et d'incidents tragiques de toutes les sortes. Au commencement de juillet l'on n'étaient qu'au fort Hall ; les animaux étaient rendus, les paturages devenus très-rares ; la maladie avait enlevé plusieurs personnes de la caravane ; tout présageait que le reste du voyage serait plus lent et plus triste qu'il n'avait été jusqu'alors.

Voici un extrait d'une lettre de Mgr. Blanchet à Mgr. de Montréal, écrite du fort Hall en date du 9 août 1847. Nous l'extrayons des *Mélanges religieux.*

" En vérité, cette vie des prairies et des montagnes n'est pas la plus agréable du monde. Il y a bien des ennuis, des inquiétudes, des malaises à éprouver. La maladie même nous a atteints les uns après les autres, en sorte que souvent nous avions

peine à faire conduire nos voitures, car les conducteurs n'étaient pas à l'abri de ces maladies. La nourriture trop commune qu'on nous a procurée à St. Louis, (du lard fumé) devient insipide, et l'on est heureux d'avoir du lait pour tremper notre biscuit. Joignons à cela, d'un côté, des chaleurs excessives que nous avons souvent à endurer, et d'un autre, des gelées considérables pendant plusieurs nuits au pied des montagnes que nous longeons. Mais notre courage, que toutes ces incommodités pourraient abattre, est parfaitement soutenu par la pensée que les bonnes âmes du Canada, et que tous les pieux associés de la Propagation de la Foi et de l'Archiconfrérie, offrent tous les jours à Dieu des prières ferventes pour que nous puissions arriver heureusement au terme de notre voyage. Nous avons eu le bonheur de célébrer la sainte messe tous les dimanches, excepté un seul, parce que j'étais trop malade pour m'acquitter de cette sublime fonction qui est pour nous une source abondante de toutes sortes de consolations. Je me suis trouvé quelquefois un peu gêné par le grand nombre de personnes que j'ai à ma suite ; mais une fois rendu à mon poste, je ne serai pas en peine de les utiliser tous ; seulement nous pourrions bien être obligés de nous endetter pour nous procurer des provisions pour l'hiver ; et pour le logement nous nous contenterons de faire une petite cabane, la plus simple et la plus modeste possible. Quelques jours avant notre arrivée ici, un chef de la nation des *Cayuses* est venu demander des missionnaires. Cette tribu sauvage n'est qu'à quarante milles de Walla-Walla, dans un beau pays, dont le sol est fertile, et qui renferme du bois en abondance. La Providence prépare peut-être les voies à mon établissement au milieu de ces sauvages. Ils ont des provisions en abondance ; ce qui nous servira bien en arrivant. Pour ne point perdre de temps, je vais prendre les devants à cheval, pour examiner en quel lieu la petite caravane pourra établir ses quartiers d'hiver. Si j'ai le bonheur de rencontrer Mgr. Demers à Walla-Walla, il

me sera très-utile pour m'aider à faire le lieu de mon *repos*."

En se séparant de ses compagnons de voyage au fort Hall, pour prendre de l'avance, l'intention de Monseigneur Blanchet était d'examiner en quels postes il pourrait par la suite faire des missions avec plus de fruit. Il se fit accompagner du Père Ricard, de M. Brouillet et M. Rousseau et du frère Blanchet, et ils partirent tous cinq à cheval sous la protection de la divine Providence qui ne les a jamais abandonnés dans tous les pénibles incidents de ce long voyage. Le père Ricard s'arrêta sur le bord de la rivière Yakimas, au nord de la Colombie, et Mgr. Blanchet, chez les Cayouses, aux pieds des Montagnes-Rocheuses et au sud de la Colombie; d'où il se rendit ensuite à Walla-Walla, où arrivèrent pareillement quelque temps après, c'est-à-dire le 4 octobre, M. Brouillet et ses compagnons de voyage.

Le pays qu'habitent les Cayouses n'est qu'à quarante milles de Walla-Walla. Ces sauvages avaient antécédemment député un chef de leur nation au fort Hall, pour demander des missionnaires. Déjà un ministre protestant, le docteur Witman, avait commencé une mission de sa secte parmi eux, et avait fixé son séjour à Waïlatpou. M. l'abbé Brouillet, chargé de porter la lumière de la vraie foi dans cette contrée où elle n'avait jamais brillé, établit le noyeau des premières prédications à Umatilla, à vingt-cinq milles de Waïlatpou, et s'y rendit le vingt-sept novembre. Trois jours après il fut requis de porter secours à des malades au poste de Waïlatpou, et en mettant le pied sur cette terre il apprit avec effroi que les Cayouses avaient massacré, la veille même, tous les américains établis au milieu d'eux. Son arrivée coïncidait d'autant plus mal avec ce massacre que les américains soupçonnaient les missionnaires catholiques et M. Brouillet plus particulièrement d'en être les instigateurs. Il y demeura néanmoins jusqu'au vingt février, et ne s'en éloigna par prudence qu'au mo-

ment même où les américains du Wallamette y arrivaient pour venger la mort de leurs concitoyens.

Ces déplorables événements pourraient avoir de bien fâcheuses conséquences et détruire toute espérance de succès pour l'avenir des missions parmi ces sauvages. Déjà l'agent américain avait ordonné la suspension de toute prédication jusqu'au rétablissement de la paix; et, s'il ne changeait pas d'avis, il ne devait être toléré dorénavant qu'un seul enseignement, soit catholique, soit protestant, suivant que la majorité de chaque tribu en déciderait. L'Eglise catholique ne s'est jamais soumise à ces sortes de règlements que la force impose: sa mission est d'en haut et ne saurait être limitée par les calculs de la prudence humaine.

Voici le relation écrite par M. Brouillet sur ces événements: nous la tirons des *Mélanges religieux.*

" Nous arrivâmes enfin au fort de Walla-Walla, terme de notre voyage, le 4 octobre dernier, sans accidents notables, en ayant été quittes pour la perte de trois paires de nos bœufs de travail et de quelques articles de peu de valeur que nous fûmes obligés de laisser en chemin, à cause de l'épuisement de nos animaux. Nous eûmes à bénir la Providence de n'avoir pas souffert davantage, quand nous voyons un si grand nombre de familles dans l'état le plus déplorable, une partie de leurs animaux hors d'état de traîner leurs fardeaux, et par suite bon nombre de voyageurs ayant été dans la nécessité de jeter en route bagage, provisions, ustensiles de cuisine, articles de toute espèce, et finalement de laisser leurs wagons. Je suis persuadé qu'il est resté au moins une centaine de wagons le long de la route, sur 950 à 1000 qui sont partis des Etats-Unis. Ajoutez à cela la maladie qui a affligé les familles, tout le long du voyage, et a emporté un grand nombre de personnes. Sur les 13 wagons qui ont composé, pendant quelque temps, notre compagnie, il est mort au-delà de 15 personnes, et dans d'autres compagnies ça

été pis encore. Figurez-vous au milieu de tout cela l'ennui, l'inquiétude, le découragement de toutes ces familles dans un désert immense, laissées à leurs propres ressources, sans espoir de secours étranger, n'ayant pour toute fortune, une bonne partie d'entr'elles, que leurs provisions de voyage, leurs wagons et leurs animaux qu'elles étaient obligées de laisser en route, et vous aurez une idée de la misère de ces familles. Pour nous, nous en avons été quittes pour la faible perte dont je vous ai parlé, un peu de fatigue à laquelle nous nous fûmes bientôt accoutumés, une maladie de quelques jours et l'ennui d'un lent voyage.

« Monseigneur s'était séparé de nous au fort Hall, prenant les devants avec le Père Ricard, le Frère Blanchet et M. Rousseau, afin de choisir de suite des lieux convenables pour les missions, et ils arrivèrent long-temps avant nous à Walla-Walla. Le Père Ricard fixa son établissement au nord de la Colombie sur la rivière Yakimas, et Monseigneur se décida à faire le sien chez les Cayouses, au pied des montagnes bleues, au sud de la Colombie.

« En arrivant à Walla-Walla, M. Rousseau et le Frère Blanchet descendirent au Wallamet, d'où ils remontèrent aussitôt, avec toutes les provisions qu'il nous fallait pour l'hiver.

« Pendant notre séjour au fort Walla-Walla nous eûmes l'avantage de voir plusieurs des révérends Pères Jésuites, et d'avoir de leurs propres bouches des renseignements bien consolants sur les diverses missions : elles donnent partout de grandes espérances.

« Je fus bien surpris de voir arriver à Walla-Walla, le 29 octobre, deux de mes paroissiens de l'Acadie.

....

Dites à nos Canadiens de ne pas penser à l'Orégon ; il n'y a pas d'avantages pour eux à y espérer de long-temps.

« L'automne et l'hiver ont été très-funestes aux

sauvages. On nous écrit qu'un tiers de la population sauvage du Wallamet a succombé. Les Spokans ont perdu de 60 à 70 personnes, en peu de jours. Les sauvages de la Nouvelle-Calédonie ont souffert beaucoup de la maladie, et se trouvent, dans ce moment, exposés à la famine, pour n'avoir pu, par suite de la maladie, profiter de la pêche. Les Wallas-Wallas, les Cayouses, les Serpents et les autres tribus environnantes ne furent pas épargnées plus que les autres. Cette maladie a donné occasion aux Cayouses de se porter à des actes de barbarie tels qu'il s'en rencontre rarement, même chez les sauvages les plus féroces. C'est par cela qu'ils ont attiré l'armée américaine sur leurs bras, et qu'ils se trouvent aujourd'hui enveloppés dans une guerre qui ne finira peut-être qu'avec leur entière destruction.

" Cette conduite des Cayouses, au moment où nous allions nous établir chez eux, a fait naître chez les américains plus d'un soupçon contre les missionnaires et surtout contre moi, qui me suis trouvé dans des circonstances bien délicates. Le colonel Gilliam, commandant l'armée américaine, m'a prié de lui adresser une relation de tous les événements parvenus à ma connaissance, afin, me dit-il, qu'il la lise à son armée et qu'il puisse lui faire connaître la vérité. Je vous envoie une copie de cette relation qui vous mettra au courant des affaires, et vous fera comprendre notre situation.

" Fort Walla-Walla, le 2 mars 1848.

" AU COLONEL GILLIAM.

" Monsieur,

" J'ai l'honneur de répondre à la demande que vous avez eu l'obligeance de me faire, ces jours derniers. C'est une douce satisfaction pour moi de pouvoir vous obliger en vous donnant une relation détaillée de tous les faits relatifs au terrible événement du 29 novembre, parvenus à ma connaissance.

“ Vous savez que huit missionnaires catholiques, à la tête desquels était Monseigneur Blanchet, évêque de Walla-Walla, arrivèrent au fort Walla-Walla au commencement de l'automne dernier avec l'intention de se consacrer à l'instruction des diverses tribus sauvages de cette partie de l'Orégon. Les uns se fixèrent au nord de la Colombie, et il fut décidé qu'une partie des autres passerait l'hiver chez les Cayouses, au camp *du jeune chef*, parce que ce chef n'avait cessé depuis plusieurs années de demander des prêtres, et qu'il avait une maison à leur disposition. Mais quand nous arrivâmes au fort il était à la chasse, et il ne revint que tard dans l'automne, ce qui nous remit au 27 novembre à commencer notre mission. Pendant cet intervalle nous restâmes au fort, où nous eûmes à nous féliciter de la généreuse hospitalité des messieurs de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson.

“ Pendant notre séjour au fort, nous vîmes plusieurs fois le docteur Whitman; et quoique tout d'abord il nous parut fort opposé, disant franchement à Monseigneur qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour lui nuire dans l'esprit des sauvages, cependant il parut peu à peu nous regarder d'un meilleur œil, et lorsque le soin de la mission me fut dévolu, je nourrissais l'espoir de vivre en bons termes avec le docteur. La veille de notre départ du fort pour la rivière Umatilla, nous dinâmes avec M. Spolding et M. Rodgers, et je vous avoue que ce fut une véritable jouissance pour moi que d'avoir pu faire leur connaissance. Je conçus alors plus que jamais l'espoir de vivre en paix avec tous ces messieurs; ce qui s'accordait parfaitement avec mes désirs; car ceux qui me connaissent, savent que je n'ai rien de plus à cœur que de vivre en paix avec tout le monde, et que, exempt de préjugés, je vois également bien les membres de toutes les dénominations religieuses, toujours disposé à me rendre utile à tous, quel que nom qu'ils portent.

“ Le samedi, 27 novembre, je quittai le fort en

compagnie de Monseigneur et son secrétaire, pour ma mission sur la rivière Umatilla, à 25 milles de l'établissement du docteur. A peine fûmes-nous arrivés que, le soir même, ayant été appelé pour visiter un malade, j'appris que le docteur et M. Spolding étaient en route pour ma mission, le docteur ayant été demandé pour les malades. Le lendemain, dimanche, nous eûmes la visite du docteur, qui ne resta que quelques instants à la maison, et nous parut fort agité. En partant, il me pria de ne pas manquer de le visiter, quand je passerais chez lui ; je le lui promis cordialement. Le lundi, 29, M. Spolding prit le souper avec nous, et parut bien gai. Pendant la conversation, il nous dit que le docteur était inquiet, que la maladie mécontentait les sauvages contre lui, et que même on l'avait averti que le *meurtrier* (c'est le nom d'un sauvage) voulait le tuer. Cependant il n'avait pas l'air d'y croire, et ne soupçonnait pas plus que nous ce qui venait d'arriver à la mission du docteur.

" Ayant su du docteur et de M. Spolding qu'il y avait beaucoup de sauvages malades à Waïlatpou (mission du docteur), et qu'il en mourait un grand nombre, je me décidai, après avoir préalablement visité et baptisé les malades de notre camp, à visiter et baptiser ceux du camp du docteur que je pouvais préparer. Je partis, le mardi, 30, dans l'après-midi, et j'arrivai au camp entre 7 à 8 heures du soir. On peut facilement concevoir la surprise et la consternation où je me trouvai, lorsqu'en mettant le pied à terre, la première chose que j'appris, c'est que les sauvages avaient, la veille, massacré le docteur, sa dame et la plupart des américains de l'établissement ! ! ! Je passai la nuit sans clore l'œil ; le lendemain, de grand matin, je baptisai trois enfants malades, et m'empressai d'aller visiter les veuves et les orphelins pour leur offrir toute l'assistance en mon pouvoir. Je trouvai 5 à 6 veuves avec trente et quelques enfants dans une désolation impossible à décrire. Ils venaient de perdre les

unes leurs époux, les autres leurs pères, qu'on avait massacrés sous leurs yeux, et ils s'attendaient à voir d'un instant à l'autre un semblable malheur fondre sur eux-mêmes. La vue de ces personnes m'arracha des larmes qu'il me fallut pourtant soigneusement cacher; car j'étais en compagnie des meurtriers, qui m'escortèrent une partie de la journée, et surveillaient mes démarches; un intérêt trop marqué pour ces personnes pouvait causer ma perte et la leur; elles me prièrent d'y faire attention. Après les premiers saluts et les paroles qui peuvent s'échanger en pareille circonstance, je m'informai des victimes infortunées et demandai ce qu'on en avait fait. On me dit qu'elles étaient encore sans sépulture. Un canadien qui était au service du docteur et que les sauvages avaient épargné, était occupé à les laver et voulait les inhumer; mais étant seul, il lui était impossible de réussir. Je me décidai à lui aider moi-même et à rendre à ces malheureuses victimes de la barbarie le seul et dernier service qu'il me fut possible de leur rendre.—Quel spectacle se présente alors à ma vue! Dix cadâvres gisants de côté et d'autre, ensanglantés et portant des marques de la cruauté la plus atroce; les uns percés de balles, les autres plus ou moins mutilés par les coups de hache qu'on leur avait portés. Le docteur avait reçu trois coups de hache dans le visage; deux ou trois avaient le crâne fracassé, et la cervelle s'en échappait.

" C'est le 29 novembre, le lundi, entre 2 à 3 heures de l'après-midi, pendant que tout le monde chez le docteur était occupé, que les sauvages, avec leurs armes cachées sous leurs couvertes, s'étaient introduits furtivement et avaient dans l'instant exécuté leur horrible boucherie. Trois à quatre américains seulement étaient parvenus à s'échapper.

" Les ravages que la maladie faisait au milieu d'eux et la conviction qu'un métis du nom de Joseph Lewis, au service du docteur, avait su fixer dans leur esprit, que le docteur les empoisonnait,

furent les seuls motifs qui me paraissent avoir porté les Cayouses à cet acte d'atrocité. Ce métis avait forgé une conversation qu'il disait avoir été tenue par le docteur, sa dame et M. Spolding, dans laquelle il leur fesait dire qu'il fallait se hâter de faire mourir les sauvages, afin d'avoir leurs cheveaux et leurs terres. Si vous ne tuez le docteur, ajoutait-il lui-même, vous serez tous morts au printemps. Il paraît que ce métis avait été porté à cela par vengeance contre le docteur, qui lui ayant fait prendre des remèdes et le voyant manger indistinctement toute sorte de vivres et en trop grande abondance, l'avait repris fortement et l'avait réglé lui-même pendant quelques jours.

" Je vous avoue, monsieur, que pendant les quelques heures que je passai à ensevelir les victimes et à leur donner la sépulture, je n'étais pas très-rassuré ; obligé d'aller ça et là au milieu d'assassins qui avaient les mains encore teintes de sang, et qui semblaient par leurs figures, leur contenance et les armes dont ils étaient munis, annoncer qu'ils n'étaient pas encore rassasiés de sang. Tout en paraissant faire bonne contenance, je jetai plus d'un coup d'œil de côté et derrière moi sur les couteaux, les pistolets et les fusils, pour m'assurer si quelques-uns ne se dirigeraient pas vers moi.

" Les corps furent tous déposés dans une fosse commune qui avait été creusée la veille, et avant que je partisse ils avaient été recouverts de terre ; j'ai appris depuis, que cette fosse n'ayant pas été entourée assez tôt, les loups en avaient dérangé la terre et avaient dévoré quelques-uns des cadavres.

" Je me hâtai de terminer les sépultures, afin de retourner sans délai à ma mission, pour avertir M. Spolding du danger qui le menaçait. Je craignais qu'il ne vînt, ce jour-là, et je voulais le rencontrer pour lui donner la chance de s'échapper. Je le répétai plusieurs fois aux veuves et leur exprimai le désir que j'avais de le sauver. Je ne pus cependant partir que vers deux heures de l'après-midi. Avant de quitter les veuves et les enfants,

je m'adressai au fils de Tylokaïte (un des meurtriers) qui semblait tenir la place de son père (le chef de la place) et diriger tout, et je lui demandai de me promettre qu'on ne leur ferait aucun mal et qu'on en prendrait un grand soin. " Dis à ces personnes, me répondit-il, qu'elles ne craignent rien. Je te promets qu'il ne leur sera fait aucun mal et qu'elles seront bien traitées. Je pris donc congé d'elles, en m'efforçant de les rassurer, quoique je ne fusse pas exempt moi-même de toute crainte sur leur sort.

" Comme je quittais la maison du docteur, je m'aperçus que le fils de Tylokaïte me suivait, en compagie de mon interprète. Je ne soupçonnais pas son intention. Je crus d'abord qu'il venait à la rivière pour indiquer quelque nouvel endroit pour traverser ; mais lorsqu'après avoir traversé je m'aperçus qu'il continuait à nous accompagner, je commençai à m'inquiéter et à craindre fortement pour M. Spolding. Je savais qu'on en voulait à tous les américains, et on avait l'air beaucoup plus acharné contre M. Spolding, que contre tout autre. Mais que faire ? Je n'y pouvais pas remédier ; je remis le tout à la Providence. Heureusement, peu de minutes après la traversée de la rivière, l'interprète demande au fils de Tylokaïte à fumer. On prépare le callumet ; mais quand vient le moment de l'allumer, on n'a rien pour faire du feu. " Tu as ton pistolet, lui dit l'interprète ; décharge-le et fais-nous du feu." Le fils de Tylokaïte décharge son pistolet, le charge et le décharge encore pour avoir du feu pour le calumet ; et s'occupant ensuite à fumer, il ne pense pas à recharger de nouveau son arme. Tout au plus sept à dix minutes après, pendant que tous deux fumaient encore je vis venir à ma rencontre M. Spolding au grand galop. Dans un instant il était auprès de moi me serrant la main et me demandant des nouvelles. " Avez-vous été chez le docteur, me demande-t-il ?—Oui, lui répondis-je.—Quelles nouvelles ?—De mauvaises.—Y a-t-il quelqu'un de mort ? —Oui.—Qui est-ce qui est mort ?

Est-ce quelqu'un des enfants du docteur? (Il en avait laissé deux bien malades.)—Non.—Qui donc est mort? J'hésite un peu à lui répondre. Attendez un instant, lui dis-je, je ne puis pas vous répondre maintenant." Pendant que M. Spolding me fesait toutes ces questions, j'avais parlé à mon interprète et lui avais dit de demander au fils de Tylokaïte de ne pas tuer M. Spolding; que c'était une grâce que je lui demandais avec les plus vives instances, et que j'espérais qu'il ne me refuserait pas. J'attendais sa réponse: je craignais qu'en avertissant de suite M. Spolding, il ne fit quelque mouvement de nature à me compromettre auprès du sauvage, sans se sauver lui-même: car la moindre tentative de fuite, en ce moment, aurait assuré sa perte, peut-être la mienne. Le fils de Tylokaïte, après avoir hésité quelques minutes, me répond qu'il ne peut prendre sur lui de sauver la vie de M. Spolding, mais qu'il va aller voir les autres jeunes gens et prendre leur avis; et il retourne à l'instant vers son camp. Je profite de son absence pour satisfaire l'anxiété de M. Spolding. Je le mets au courant de tout ce qui s'est passé. Le docteur est mort, lui dis-je: les sauvages l'ont tué ainsi que sa dame et huit américains: c'est lundi le 29, qu'ils ont été tués, et je les ai inhumés aujourd'hui, avant de partir. "Les sauvages ont tué le docteur, s'écrie M. Spolding!!.... Mais ils vont me tuer aussi, si je vais au camp!-Je le crains bien, lui dis-je-.Que faut-il donc que je fasse?—Je n'en sais rien: je vous ai dit ce qui vient d'arriver; décidez vous-même ce que vous devez faire, je ne vous conseille rien.—Mais pourquoi ce sauvage est-il retourné?—Je l'ai supplié de vous laisser la vie, et il m'a répondu qu'il ne pouvait pas prendre sur lui de le faire, mais qu'il allait prendre l'avis des autres jeunes gens; c'est pour cela qu'il est retourné." M. Spolding paraît effrayé et découragé. "Est-il possible, répète-t-il plusieurs fois! Ils vont me tuer, c'est sûr; et il n'en peut venir à aucune décision.—Mais qui est-ce qui a pu porter les sauvages à faire cela, me demande-t-il?—Je n'en sais rien; mais hâtez-vous,

lui dis-je, vous n'avez pas de temps à perdre: si les sauvages ne consentent pas à vous laisser la vie, ils seront ici bientôt, nous ne sommes qu'à deux ou trois milles du camp; décidez-vous.—Mais où aller ?—Je n'en sais rien: vous connaissez le pays mieux que moi: tout ce que je sais, c'est qu'on me dit que l'ordre de tuer les américains est envoyé dans toutes les directions." M. Spolding se décide alors de fuir; il me demande si je veux me charger de trois chevaux libres qu'il conduisait devant lui; je lui dis que non, parce que je craindrais de me compromettre auprès des sauvages; mais que si l'interprète voulait s'en charger lui-même, je le lui permettais volontiers: l'interprète s'en chargea. Je remis à M. Spolding le peu de provisions qui me restaient, et me hâtai de prendre congé de lui, en lui souhaitant de tout mon cœur de s'échapper heureusement, et lui promettant de prier pour lui. En le quittant, j'avais peine à me tenir sur mon cheval; je tremblais de tous mes membres, tant j'étais effrayé du danger qui le menaçait. Je le laissai avec l'interprète à qui il fit de nouveau plusieurs questions, et qui lui indiqua une route écartée qu'il pouvait suivre plus en sûreté. Voyant M. Spolding toujours occupé à faire de nouvelles questions et hésitant toujours à partir, l'interprète lui dit de se hâter de fuir, et se sépara de lui avant qu'il eût encore pu se décider à s'éloigner de la route.

" Il y avait à peine un quart d'heure ou vingt minutes que l'interprète avait quitté M. Spolding, qu'il voit arriver à lui, bride abattue, trois Cayouses armés qui étaient à la poursuite de ce monsieur. En l'abordant ils paraissent mécontents de ce que j'ai averti M. Spolding et de ce que je lui ai donné occasion de s'enfuir. " Le prêtre devrait se mêler de ce qui le regarde, et nous laisser faire, répétaient-ils avec mauvaise humeur." Ils partent aussitôt, à sa poursuite; et quelqu'un l'aurait infailliblement réjoint, au bout de quelques heures, si la nuit, venant presqu'aussitôt, ne les eût em-

pêchés de découvrir ses traces, et forcés de retourner sur leurs pas.

« Après six jours de dangers, de fatigues et de privations, M. Spolding put revoir sa famille, à sa mission des Nez-percés, comme vous l'avez vu dans sa lettre à Monseigneur Blanchet, qui a été publiée sur l'*Oregon Spectator*. Ce fut un mouvement de jouissance pour moi que celui où j'appris que M. Spolding était en lieu de sûreté. Je remerciai Dieu sincèrement d'avoir bien voulu se servir de moi pour sauver la vie d'un de mes semblables, au péril de la mienne.

« Quelques jours après, nous reçûmes, à la mission, un exprès du fort, qui nous annonçait que notre vie était en danger de la part d'un certain nombre de sauvages qui ne pouvaient me pardonner de leur avoir dérobé leur victime. Et c'est la seule raison du danger que je craignais de la part des sauvages, qui m'empêcha de retourner moi-même à la maison des veuves, comme je leur avais promis, et pour laquelle je me contentai de leur envoyer mon interprète.

« Vous connaissez, monsieur, les circonstances des événements qui prirent place ensuite : le meurtre des deux malades qu'on arracha brutalement de leur lit, pour leur couper la gorge : le meurtre du jeune américain qui venait du moulin, l'heureuse fortune des autres américains du moulin, qui doivent leur salut à un seul sauvage, pendant que les autres voulaient les tuer : le déshonneur des trois jeunes filles : la lettre de M. Spolding à Monseigneur, qui donna lieu à l'assemblée des chefs qui se tient à la mission et dans laquelle on demandé la paix : l'arrivée de M. Ogden à Walla-Walla est la délivrance des captifs.

« Tels sont, monsieur, les faits et les circonstances relatifs au déplorable événement, dont la relation m'a paru de nature à vous intéresser davantage. Je suis heureux de la confiance que vous m'avez montrée, en me demandant cette relation,

et je vous en remercie sincèrement. Je vous remercie surtout de m'avoir fourni par là l'occasion de vous faire avec franchise et candeur, l'exposé de ma conduite et de mes intentions dans les circonstances délicates où je me suis trouvé.

" Agréez, monsieur, l'assurance de la haute considération et le profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

" J. B. Brouillet, Ptre. Missionnaire.

" Au colonel Gilliam."

Les lecteurs seront, sans doute, heureux d'apprendre que la relation ci-dessus, a produit tout l'effet que l'auteur en désirait. On écrivit, du camp à M. Brouillet, qu'elle avait été lue au milieu de la plus grande attention et applaudie de tout le monde.

Dans une lettre subséquente adressée à Monseigneur Provencher, M. Brouillet continue le récit des événements dont il a été le témoin, revient un peu au récit précédent, et enfin achève le détail des opérations militaires des amérieains jusqu'au treize mars 1848.

" Monseigneur,

" Un délai de quelques jours dans notre départ pour le Wallamet, me procure la consolation d'adresser quelques lignes à Votre Grandeur et de vous mettre au courant de nos affaires de guerre.

" La nouvelle de l'événement du 29 novembre fit une vive sensation dans le Wallamet, et toutes les voix furent pour la guerre contre les Cayouses. La législature vota de suite des sommes considérables pour l'enrôlement de 500 hommes de cavalerie et tous les frais de cette guerre. Une compagnie fut ensuite expédiée pour les Dalles, afin

de protéger les établissements de la mission protestante et d'y construire les bâtisses nécessaires pour un dépôt de provisions pour l'armée. Dans les premiers transports de l'indignation, tout le monde semblait vouloir l'entière extermination de la nation des Cayouses : mais cette indignation se calma un peu, et la législature en vint à une mesure très-sage et pleine d'humanité. Elle nomma trois commissaires qui devaient précéder l'armée et accorder la paix à tous ceux des Cayouses et des autres tribus environnantes qui la voudraient aux conditions suivantes : 1°. Qu'ils n'eussent point pris part au massacre des américains. 2°. Qu'ils remissent tous les effets des américains, qu'ils auraient en leur possession. 3°. Qu'ils se séparassent des meurtriers et ne leur prêtassent aucun secours, afin que les américains prissent ces derniers et les fissent mourir. Une mesure aussi sage aurait eu l'effet désiré, et tous les sauvages, même les Cayouses, auraient indubitablement accepté, tout d'abord, ces conditions, sans qu'il n'y eût un coup de fusil de tiré. Mais, malheureusement, les lettres de la compagnie, qui, comme on le leur avait promis, devaient faire connaître aux sauvages les intentions du gouvernement, auxquelles seules ils voulaient s'en rapporter, furent retardées en route, et ne nous furent remises qu'après le second engagement. La première nouvelle que nous eûmes du départ de l'armée de Wallamet, fut une lettre des commissaires, datée du 19 février, qui nous annonçait que l'armée américaine était à la rivière John-Day, à quelques jours de marche seulement de la mission, en route pour le lieu du massacre. Cette lettre fut remise au fort le 21 au soir, et j'avais heureusement pu m'échapper de ma mission, la veille dans la nuit. Les Cayouses qui étaient partis le 19 de ma mission, pour aller attaquer le détachement qui était stationné aux Dalles, et qui étaient loin de soupçonner le corps de l'armée si près d'eux, rencontrèrent les américains le 25 ou le 26. Comme ils ne voulurent point s'en rapporter à la parole des américains, qu'ils disaient vou-

loir les tromper, il fallut en venir à un engagement qui dura la plus grande partie du jour. Trois sauvages furent tués et 4 ou 5 blessés, parmi lesquels se trouva un chef; les américains comptèrent 6 blessés, dont un grièvement. L'armée américaine se composait de 300 hommes et de quelques chevaux; les sauvages étaient au nombre d'un peu plus de 400. Quelque temps auparavant il y avait eu un premier engagement avec les sauvages des environs des Dalles, mais moins important: les américains n'ont pas eu à se battre depuis. Ils se sont rendus au fort Walla-Walla et de là sont allés sur le théâtre du désastre, où ils ont construit un petit fort où il doit toujours stationner un détachement, jusqu'à ce qne le gouvernement genéral des Etats-Unis en ait décidé autrement. Les voici maîtres du pays des Cayouses, sans avoir eu encore à combattre pour la peine. Toutes les nations voisines; les Yakimans, les Wallas-Wallas, les Nez-percés ont fait la paix; les alliés des Cayouses qui les secondèrent, lors du second engagement, les abandonnent maintenant; une partie des Cayouses eux-mêmes penchent pour la paix; mais les meurtriers et leurs amis font tout ce qu'ils peuvent pour retenir toute la nation avec eux, et l'envelopper dans leur ruine. Les troupes américaines sont parties, hier, pour aller les attaquer, et il pourrait se faire qu'il y aurait eu un combat aujourd'hui.

....

" 13 mars. Rien de bien important du camp, ce matin. Il n'y a eu encore aucun combat. Les Cayouses se dispersent. Quelques-uns se sont mis de côté; de leur nombre est le jeune chef, mais sans son camp: quelques-uns des meurtriers se sont échappés et ont pris la fuite. Tout le camp en a fait autant, et les américains sont à leur poursuite. Ceci va prolonger les hostilités, et de bien long-temps nous ne pouvons espérer la paix."

Pour ne pas interrompre la relation de M. le grand-vicaire Brouillet, nous avons laissé subsister quelques lacunes dans le récit de l'ensemble des

événements, en rapport avec l'horrible boucherie du 29 novembre. Nous allons maintenant remplir ces lacunes, à l'aide de la relation adressée par Mgr. l'évêque de Walla-Walla à ses ci-devant confrères, messieurs les chanoines de Montréal. Les lettres de ce prélat sont datées de St. Paul du Wallamet, le 24 et le 26 février, 1848. Voici ce qu'elles renferment de plus intéressant, touchant les mesures et négociations auxquelles donna lieu le massacre des américains.

" St. Paul, 24 février, 1848.

....

" Le 16 décembre, arrivèrent à la mission d'Umatilla, deux Nez-percés, Inimilpilp et Tipialanahgeïkt, avec une lettre de M. Spolding. Ils venaient pour engager les Cayouses à prendre les moyens d'éviter la guerre avec les américains.

" En arrivant chez lui, M. Spolding avait été pris par les Nez-percés et gardé comme prisonnier. Dans une assemblée qui eut lieu quelques jours après, M. Spolding s'engagea, pour sauver sa vie qu'il croyait en danger, à écrire au Wallamet, pour prier les américains de ne pas faire la guerre aux sauvages; c'est à la suite de cette assemblée qu'il m'écrivit sa lettre. Cependant les Nez-percés ne voulurent pas lui permettre d'écrire directement au gouverneur. Ils lui dirent: "Ecrivez, et nous porterons la lettre au grand-chef des prêtres, et s'il la trouve bonne, il l'enverra lui-même au grand-chef des américains."

" Je fus très-content de voir ces deux-chefs. Je lus la lettre du Rév. M. Spolding et leur dis ce qu'elle contenait; mais je leur observai que je ne pouvais écrire au gouvernement, comme ils m'en priaient, avant de connaître les sentiments des Cayouses. Je les engageai à continuer leur mission de paix, et leur dis que, pour moi, je leur aiderais de tout mon pouvoir. Ils partirent très-satisfaits et allèrent sur-le-champ parler aux chefs.

" Le 18, samedi, Kamespelo, le chef militaire, vint me voir. Il parut d'abord un peu découragé, parla de tuer tous les animaux; mais je tâchai de l'en dissuader, et lui conseillai d'engager les autres chefs à tenir un conseil. Il se rendit à mon avis, et le conseil fut fixé au lundi suivant.

" Mais le lundi au matin, vers le jour, j'entendis frapper à la porte de la maison: c'est un courrier qui arrive de Walla-Walla avec une lettre de M. McBean qui m'apprend que M. Peter Ogden est arrivé le dimanche, 19. Aussitôt que M. McBean avait appris le massacre du 29, il avait expédié un courrier au fort Vancouver, et deux jours après M. Ogden refoulait, en bateau, le courant de la Colombie avec 15 à 18 hommes, pour protéger le fort Walla-Walla, si cela devenait nécessaire, et pour descendre les femmes et orphelins qui étaient restés au milieu des sauvages de Waïlatpou. Ce monsieur me faisait écrire pour m'engager à me rendre au fort de Walla-Walla avec les chefs, qu'il faisait aussi mander par le même courrier. Que faire? faut-il renoncer à l'assemblée du conseil, fixée pour ce jour? Après mûre réflexion, il est décidé que le conseil aura lieu. Tous les grands chefs s'y trouvent. Ce sont Tawatoé, le premier d'entre eux, Achekaïa son frère, Kamespelo, chef militaire, et Tylokaïte qui seul demeure à Waïlatpou avec ses jeunes gens et qui est spécialement inculpé. Il y a aussi plusieurs grands hommes (seconds chefs) et plusieurs autres hommes *sans dessein*.

" Vers dix heures du matin, tous les préparatifs sont terminés. Selon la coutume, il y a grand silence pendant quelques minutes; puis je commence à parler par truchement. Après avoir exprimé combien j'étais content de les voir tous réunis pour délibérer ensemble, leur avoir fait sentir que, dans toutes leurs affaires importantes, ils devaient en agir ainsi, leur avoir dit que le massacre du 29 n'aurait vraisemblablement pas eu lieu, s'ils s'étaient consultés ensemble, je leur dis quel était

l'objet de l'assemblée, tâchant de leur faire comprendre le bonheur de la paix et le malheur de la guerre ; que j'avais été prié par les Nez-percés d'écrire au grand-chef des américains, mais que je ne pouvais le faire avant de connaître leurs sentiments........etc. etc. etc.

" Après un silence de quelques minutes, Kamespelo prend la parole pour dire, entre autres choses, qu'il est ignorant et aveugle, qu'il désespérait du salut de la nation, mais que les paroles du chef des *robes noires* lui donnent du courage ; qu'il a confiance en lui, qu'il approuve les propositions des Nez-percés, etc. etc. Vient ensuite Achekaïa, qui dit peu de choses, mais des choses sensées. Tilokaïte lui succède : il dit qu'il ne sait pas beaucoup parler, qu'il ne parlera pas longtemps ; puis il commence l'histoire de la nation depuis l'arrivée des *blancs* (c'est ainsi qu'ils appellent les canadiens et tous les employés de la compagnie de la baie d'Hudson : les américains ne sont jamais compris sous la désignation de blancs ; ils les appellent *souillapat*), et avant leur arrivée, les sauvages ne cherchaient qu'à se détruire. A Walla-Walla, la terre était toute couverte de sang. Les blancs leur ont appris qu'il y a un Dieu qui défend la guerre ; de puis lors, ils ont toujours vécu en paix avec les nations voisines, et même ils les ont exhortées à ne point se faire la guerre. Il continue pendant plus d'une heure le discours le plus suivi qu'on puisse imaginer. M. Brouillet a pris des notes et aura occasion de les publier un jour. Tawatoë parla le dernier en peu de mots, et finit par dire comme les autres, qu'il était en faveur des propositions de paix. Les propositions sont agréées : elles doivent être envoyées par l'évêque."

Ci-suivent ces propositions, précédées de la lettre de Monseigneur.

A Son Excellence G. Abernathy, Gouverneur de l'Orégon.

" Excellence,

" Les Cayouses, dans un moment de désespoir, se sont portés à des actes de cruauté. Déjà, sans doute, vous l'avez appris, et comme moi vous en avez été affligé jusqu'au fond du cœur. Ils ont massacré le Dr. Whitman, son épouse et les américains qui étaient chez lui. C'est le lundi, 29 novembre, qui a été choisi pour cette boucherie. M. Brouillet, vicaire-général, qui allait à Waïlapou pour sa mission, eut la douleur d'apprendre cette nouvelle en mettant le pied à terre, le mardi, entre sept et huit heures du soir. Le mercredi, il s'empressa de faire ensevelir les morts et de les enterrer, puis, avant de partir demanda instamment que l'on ne fît pas de mal aux femmes et aux enfants, dont le sort n'était pas encore décidé. Mais les chefs n'étant pas présents, il ne put avoir aucune certitude que sa demande serait exaucée. Dès qu'il fut arrivé et qu'il m'eut annoncé ce qui s'était passé, je m'empressai de faire venir les deux chefs qui ont leur logis près de ma maison. Je leur fis connaître, sans détour, combien j'étais chagrin que l'on eut commis un acte aussi barbare. Je leur dis ensuite que j'espérais qu'ils épargneraient les femmes et les enfants et qu'ils les nourriraient jusqu'à ce qu'ils pussent descendre au Wallamet.

" Ils me répondirent : *Nous avons pitié d'eux ; on ne leur fera pas de mal, et ils vivront comme auparavant.*

" J'ai eu la consolation d'apprendre qu'ils n'avaient pas manqué à leur parole et qu'ils avaient pris soin de ces malheureux

" Quelques jours après, deux autres américains

malades furent encore massacrés, je ne sais sous quel prétexte.

“ A l'arrivée des chefs Sahaptins (Nez-percés) Inimilpilp, Tipialanatékéït, j'ai pu faire de nouveaux efforts pour sauver non-seulement les orphelins et les femmes, mais même M. Spolding, avec sa famille et tous les américains qui se trouvent chez lui.

“ Après quelques entrevues avec les chefs séparément, j'ai pu obtenir un conseil de tous les chefs. C'est hier qu'il eut lieu : il dura quatre heures et demie. Chacun des chefs y fit son discours, avant de donner son opinion. Le document qui accompagne la présente vous fera connaître leurs dispositions. Il me suffit d'ajouter que tous les discours avaient pour but de prouver que, depuis qu'ils ont été instruits par les blancs, ils ont eu la guerre en horreur ; que la scène tragique du 29 du mois dernier n'a eu lieu que dans des vues de préservation ; et que ce sont les propos vrais ou supposés du docteur et de quelques autres, qui en ont été la cause ; et qu'ils désirent que l'on oublie tout le passé et que l'on vive en paix comme auparavant.

“ C'est à vous, Excellence, de juger de la valeur du document que je suis prié de vous transmettre. Cependant, sans avoir l'intention d'influer d'une manière indue sur vos délibérations, je me crois obligé de vous dire, que faire la guerre avec les Cayouses, serait vraisemblablement avoir affaire à tous les sauvages de cette contrée. Serait-il dans l'intérêt d'une jeune colonie de s'y exposer ? c'est ce que vous aurez à décider dans votre sagesse.

“ La lettre de M. Spolding, que j'ai l'honneur de vous faire parvenir, n'a pas besoin de commentaire et mérite considération.

“ Recevez l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis, Excellence,

Votre très-humble serviteur,

† A. M. Ev. de Walla-Walla.

Umatilla, 21 décembre, 1847.

" Les grands-chefs des Cayouses, en conseil, décident qu'il faut faire connaître au grand-chef des américains du Wallamet, ce qui suit :

" Qu'un jeune sauvage, qui sait l'anglais, étant couché dans la chambre du docteur a dit avoir entendu le docteur, sa femme et M. Spolding parler d'avoir le pays, ainsi que les animaux des sauvages. Il a rapporté aussi que M. Spolding avait dit au docteur " Hatez-vous de donner des médecines aux sauvages pour qu'ils meurent bien vite." Que le même sauvage dit aux Cayouses : " Si vous ne tuez pas le docteur, vous serez tous morts au printemps."

" Que le dimanche suivant, le 28 novembre, on porta en terre six Cayouses, et le lendemain trois.

" Que le maître d'école (M. Rogers) a dit, avant de mourir, que le docteur et sa femme, et M. Spolding, empoisonnaient les sauvages.

" Que depuis plusieurs années, ils avaient eu à déplorer la mort de leurs enfants, et que, d'après les rapports ci-dessus, ils peuvent croire que l'on avait entrepris de les détruire tous.

" Que ce sont les motifs qui les ont portés à tuer les américains. Les mêmes chefs demandent maintenant :

" 1°. Que les américains ne viennent pas faire la guerre aux Cayouses.

" 2°. Qu'ils oublient les meurtres commis dernièrement, comme les Cayouses oublient le meurtre du fils du grand-chef des Wallas-Wallas, commis dans la Californie.

" 3°. Que deux ou trois grands hommes viennent nous traiter de la paix.

" 4°. Lorsque les grands hommes seront venus et auront conclu la paix, ils pourront emmener avec eux, au Walla-Walla, tous les américains, hommes, femmes et enfants.

" 5°. Ils assurent qu'il ne sera fait aucun mal

aux américains, jusqu'à l'arrivée des grands hommes.

" 6°. Ils demandent que les américains ne passent plus sur leurs terres, parce que les jeunes gens pourraient leur faire du mal.

" Place de Tawatoé (Umatilla) le 20 décembre 1847.

Tylokaïte, Kamespelo, } Noms des chefs.
Tawatoé, Aehekaïa. }

" Le 22 au matin, un second courrier arriva à Umatilla. M. Ogden ne voyant pas arriver l'évêque, comme il l'espérait, avait expédié cet autre courrier avec une lettre dans laquelle il l'engageait à s'y rendre immédiatement avec les chefs. Comme Mgr. n'avait pas de chevaux, M. Ogden lui en envoya deux. Mgr. n'hésita pas un instant à partir. Après sept heures de *galop* (on ne va pas autrement par là), il pressait la main de M. Ogden, de M. McBean, des Oblats, etc."

Nous continuerons maintenant le récit du prélat.

" M. Ogden, poursuit-il, me traita avec tous les égards que je pouvais attendre d'un gentilhomme d'une bonne éducation.

" Ce fut le lendemain, 28 décembre, que se tint l'assemblée désirée par M. Ogden. Tawatoé et Tylokaïte s'y trouvèrent avec plusieurs des jeunes gens (c'est le nom qu'on donne aux guerriers). M. Ogden, commença par leur donner une forte réprimande pour les meurtres dont s'étaient rendus coupables les gens de Tylokaïte ; il blâma les chefs qui ne savaient pas retenir les jeunes gens ; il dit que les chefs sont inutiles si on ne les écoute pas.... etc. etc. Son discours est rapporté sur l'*Oregon Spectator* que vous devez recevoir. Il termine en demandant les captifs, hommes, femmes et enfants, promettant aux sauvages de leur donner 50 couvertes, 10 fusils, 50 chemises, 10 livres de tabac, 50 mouchoirs ou couteaux et 400 balles, avec de la

poudre ; ajoutant cependant qu'il ne leur promet pas que les américains ne viendront pas leur faire la guerre; qu'il tâchera de les en détourner, mais qu'il ne sait s'il le pourra.

" Tawatoé remercie M. Ogden des bons avis qu'il leur a donnés, dit quelques mots pour approuver ce qui a été dit, et laisse la décision au vieux Tylokaïte.

" Celui-ci parle de l'accord qui a toujours régné entre les blancs et eux ; et en preuve, dit que les blancs épousent leurs filles ; qu'ils sont enterrés dans les mêmes cimetières, et il termine par ces paroles : "Je te remets les prisonniers, par-
" ce que tu as les cheveux blancs, et que je te con-
" nais depuis long-temps ; un autre, plus jeune
" que toi, ne les aurait pas."

" Le soir, les chefs Nez-percés se présentent et promettent de livrer M. Spolding avec sa famille et les américains qui sont chez lui. M. Ogden leur promet 12 couvertes, 12 chemises, 12 mouchoirs, 200 balles, avec de la poudre, 5 livres de tabac et 2 fusils.

" C'est ainsi que finit cette grande affaire des captifs, une des fins principales du voyage de Mr. Ogden, la source de beaucoup d'inquiétudes pour moi, surtout dans le commencement.

" L'on convient du temps où les captifs devront être conduits au fort de Walla-Walla. Les Cayouses promettent de fournir la farine et le bœuf nécessaires pour le voyage de Walla-Walla à Oregon-city, et l'on dissout l'assemblée.

Je n'avais pu descendre à la mer depuis mon arrivée, pour y voir monseigneur l'archevêque et l'évêque de Vancouver. L'occasion était assez favorable. M. Ogden se prêta volontiers à mes désirs, et m'accorda passage dans ses bateaux. Je profitai du temps pour me préparer et faire venir de Sainte-Anne [c'est le nom de la mission d'U-

matilla], M. Rousseau et les choses de nécessité.

“ Le R. P. Ricard voulait aussi descendre. Je donnai les ordres du sous-diaconat, du diaconat et de la prêtrise aux frères Chrouse et Pandosi, dans la maison du fort qui sert de chapelle, de salle à manger, de récréation et de dortoir. Tout fut fait en huit jours. Alors le Rév. Père put descendre sans inquiétude.

“ Pendant le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée des captifs, M. Ogden n'était pas tout-à-fait tranquille. Différentes rumeurs circulaient parmi les sauvages. On disait qu'une armée d'américains était arrivée aux Dalles et venait venger le meurtre de leurs compatriotes. Il était à craindre que les sauvages, en apprenant ces nouvelles, ne changeassent d'opinion, et ne se décidassent à retenir les captifs en ôtage. Ils venaient de temps en temps s'informer s'il était vrai qu'il y eût tant d'américains aux Dalles. M. Ogden ne le savait pas. Il se contentait de leur dire qu'il ne le croyait pas. En effet, il n'était guères croyable que les américains se fussent décidés à monter, au moment même où M. Ogden devait faire tous ses efforts pour délivrer les captifs ; cette démarche pouvant le faire échouer complètement. Cependant ces rumeurs n'étaient pas sans fondement, comme je le dirai bientôt ; mais M. Ogden s'y était si bien pris, il s'était si bien expliqué, que les sauvages ne pouvaient lui faire aucun reproche, quelle que chose qui arrivât.

“ Les captifs de Waïlatpou se firent attendre un peu plus qu'on ne pensait Il n'arrivèrent au fort de Walla-Walla que le 29 décembre, au nombre de 46, hommes, femmes et enfants ; 5 s'y trouvaient déjà. Mais M. Spolding avec sa famille était encore chez les Nez-percés. Ce monsieur n'arriva que le samedi, premier de janvier, avec tout ce qu'il avait pu mettre sur le dos des chevaux ; car il ne paraissait pas disposé à exposer de nouveau sa

vie pour procurer l'instruction religieuse aux sauvages.

" Nous nous préparons à partir le lendemain, après la messe. Il n'était pas facile de retarder le départ jusqu'au lundi. Il y avait plus de 80 personnes au fort, sans compter les sauvages dont le nombre était de plus de 40. Et puis, il y avait à craindre que le froid ne fît glacer la rivière et ne nous obligeât à nous arrêter en chemin pour plusieurs jours. Les Nez-percés qui avaient conduit le Rév. M. Spolding, dirent à M. Ogden qu'ils " ne se mettaient pas en route ce jour-là, parce que c'était le dimanche :" ce qui força ce monsieur de leur donner les raisons qui lui faisaient hâter le départ.

" Donc, le 2 janvier, je fais l'ordination de mes deux prêtres, à cinq heures du matin, pour ne point retarder le départ. Mais on eut beau faire diligence, ce n'était pas une petite affaire de placer ces femmes, ces enfants de tout âge, ces hommes, les uns malades, les autres convalescents ; chacun d'eux aurait bien voulu emporter son petit bagage ; impossible : les bateaux ne pouvaient tout contenir. . . ! Enfin une demi-heure après midi, tout est prêt, chacun prend la place qui lui est assignéé dans l'un des trois bateaux, et nous voguons à force de rames vers la mer. Le temps est passablement beau, ensuite sec et froid. Plusieurs captifs mal-vêtus souffrent beaucoup : chacun se met à contribution pour couvrir les veuves et les orphelins. Vers trois heures, nous sommes à la mission protestante, après avoir sauté les Dalles sans aucun danger. En arrivant à cette mission, ils nous fut facile de voir que les nouvelles de l'arrivée des américains aux Dalles était fondées.

" M. Ogden et moi, nous prîmes la liberté de faire remarquer à quelques officiers l'imprudence de cette précipitation ; mais on me répondit que l'on était venu pour protéger la mission, et que l'on devait y attendre des ordres avant de partir. Mais d'un autre côté, M. Ogden entendit M. Spol-

ding dire au capitaine: " Hâtez-vous de monter, pour surprendre les sauvages et sauver les animaux de la mission." J'eus le plaisir de rencontrer M. McGone, qui avait été le capitaine de notre compagnie, durant une bonne partie de notre voyage dans les prairies. Il est lieutenant dans l'armée. Il me dit avec sincérité: " Nous avons été bien inquiets pour vous; nous avons craint pour votre vie de la part des sauvages."

" Le 7, après avoir fait le portage des Cascades, nous allâmes camper près du Cap Horn. Depuis Walla-Walla jusqu'à la mission on ne voit qu'un pays aride; il n'y a pas même de bois pour les plus pressants besoins. A la mission, l'on commence à voir des arbres sur les montagnes; et de ce lieu à Vancouver, le voyageur peut se réchauffer aisément en faisant autant de feu qu'il lui plaît devant sa tente, même dans le mois de janvier. En quittant les montagnes des Cascades, on voit de distance en distance des endroits propres à la culture: plusieurs américains y sont établis. En somme je vous avoue qu'il n'est pas aussi pénible de coucher sous la tente, même en hiver, qu'on se le figure en Canada. Il est vrai que le froid par ici ne monte pas à 25o de Réaumur. C'est différent dans la Calédonie où le Rév. Père Nobili fait des missions. Là on ne couche pas sous la tente en hiver, mais dans des trous que l'on creuse dans la neige; on allume un grand feu, et l'on prend son repos.

" J'eus le plaisir de rencontrer à Vancouver, Mgr. Demers, qui avait reçu la consécration le jour de St. André. Nous passâmes ensemble le dimanche dans l'octave.

" Le lundi, les captifs s'embarquèrent dans deux bateaux pour aller à Oregon-city, que l'on nomme plus souvent la Chute. Les deux évêques y prirent leurs places, avec le Rév. Père Ricard et M. Rousseau. Il fallut deux jours pour se rendre, par un temps pluvieux et orageux. Avant d'arriver à

Portland, nous apercevons, sur les bords de la rivière Wallamet, des rassemblements d'hommes. On nous dit que ce sont des volontaires qui se préparent à monter à Walla-Walla pour venger les meurtres. Le colonel Gilliam vint à bord pour prendre des informations de M. Ogden. Il dit qu'il ne se laisserait pas surprendre par les sauvages jusqu'au-delà des montagnes rocheuses.

" En arrivant à Oregon-city, M. Ogden qui mérite toute sorte d'éloges pour les attentions qu'il a toujours eues pour tous les voyageurs et surtout pour les captifs, présenta tous les documents capables d'éclairer le public sur ce qui s'était passé, pour qu'ils fussent publiés. Je l'avais prié de présenter ma lettre au gouvernement, et lui avais remis la lettre du Rév. M. Spolding. On fit d'abord quelque difficulté pour publier les documents ; on voulait en retrancher quelque chose ; mais à la fin, on vit qu'il serait odieux de le faire, et on les publia tels qu'ils étaient. Le vendredi 14 janvier, je m'embarquai avec Mgr. Demers dans le bateau de la mission, qui se trouvait à Oregon-city. Le 15, un peu après le coucher du soleil, je pouvais donner le baiser de paix à Mgr. l'archevêque, qui ne m'attendait pas, et qui était inquiet. Depuis mon arrivée, l'on a continué les préparatifs de guerre.

" Voilà où en sont nos affaires. Je ne puis pas perdre grand'chose dans cette guerre, si elle continue, parce que je n'ai pas encore de maison qui m'appartienne ; mais mes bêtes à cornes au nombre de 25, mes chevaux au nombre de cinq à six, pourraient être détruits. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que l'établissement va être retardé. Pour M. Brouillet et M. Leclaire que j'ai laissés à Sainte-Anne, je ne pense pas qu'ils soient maltraités par les américains. Pour moi, quand pourrai-je retourner dans mon diocèse ? Je l'ignore.—Aussitôt que la Providence m'en donnera la facilité, je la saisirai bien volontiers. Allons, priez toujours pour les missionnaires voyageurs ou stationnaires.

Ne cessez pas de nous recommander au Saint et Immaculé Cœur de Marie."

† AUG. MAG. év. de Walla-Walla.

Pour compléter ces détails sur l'Orégon, il me reste maintenant à parler des missions, etc. Voici comme M. J. B. Brouillet, vicaire-général, parle de l'état des missions chez les sauvages, avant et depuis l'arrivée de l'évêque et de ses collaborateurs, au mois d'octobre dernier.

" La mission du docteur Whitman à Waïlatpou, chez les Cayouses, et celle de M. Spolding à Clear-water chez les Nez-percés, ont été établies dans l'automne de 1836. Les deux premières années de leur existence furent remarquables par un élan d'enthousiasme extraordinaire; mais en 1839, M. Spolding avoue lui-même que l'intérêt de la nouveauté commença à disparaître et que l'enthousiasme diminua en proportion. L'enthousiasme a fini par tomber complètement pendant les années suivantes; si bien que son école, comme il me l'a dit lui-même, après avoir compté au-delà de 200 enfants, a dû être fermée, parce que personne n'y voulait envoyer d'enfants. Pendant les onze années qu'il a résidé chez les Nez-percés, il m'a dit avoir baptisé 22 adultes; c'est là tout ce qu'il a pu préparer. Le docteur Whitman n'a pas baptisé une seule personne; il n'admettait pas la nécessité du baptême. Ils ont montré aux sauvages à cultiver un peu, et leur ont donné le goût d'élever des animaux. Sous ce rapport, ils leur ont été utiles. Quant au degré de civilisation auquel les ministres ont élevé ces sauvages, l'événement du 29 novembre peut en faire juger.

" Pour le plaisir du contraste, voyons maintenant ce qu'un missionnaire catholique a pu faire dans l'espace de quelques semaines seulement.

" Je n'ai eu qu'environ un mois, dit M. Brouillet, pour me livrer aux travaux de ma mission. Le reste du temps que j'y suis demeuré, les esprits

étaient tellement troublés par les rumeurs de guerre, qu'il était impossible d'y rien faire. J'ai pu cependant montrer les prières dans leur langue, à un bon nombre; 40 à 50 au moins savaient le signe de la croix, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole, les dix commandements de Dieu, les actes de foi, d'espérance et de charité, avec une notion des principaux mystères et l'explication d'une partie du symbole et quelques cantiques. J'en ai baptisé une cinquantaine, tant d'enfants que d'adultes malades, et 8 adultes en santé. La veille de mon départ de la mission j'avais achevé de préparer de 12 à 15 autres adultes que je devais baptiser le lendemain, lorsqu'il me fallut déguerpir précipitamment pendant la nuit; et il était temps, car un peu plus tard et je ne pouvais plus partir, et Dieu sait ce que je serais devenu.

" Les Cayouses, jusqu'à l'événement du 29 novembre, avaient toujours passé pour les meilleurs sauvages des environs. Ils ont un certain air de civilisation que leur ont donné leurs rapports fréquents avec les blancs, ne sont nullement voleurs, sont fiers et orgueilleux, méprisent toutes les autres tribus sauvages auxquelles ils se regardent de beaucoup supérieurs et auxquelles ils ont de tout temps prétendu faire la loi. A les entendre, personne ne pouvait les vaincre. Ils sont riches : il y a des chefs qui ont plusieurs milliers de chevaux et des bêtes à cornes en bon nombre. S'ils avaient su tirer parti de ce qu'ils avaient, ils pouvaient vivre très à l'aise. La polygamie existe chez le plus petit nombre. Un de ceux que j'ai baptisés avait deux femmes, et il s'est de lui-même décidé à en renvoyer une. Le grand obstacle au christianisme chez ces sauvages, ainsi que chez tous les autres de cette contrée, surtout chez les femmes, c'est la médecine. C'est une vieille superstition à laquelle ils sont habitués dès l'enfance, et dont il est très-difficile de les désabuser.

" Le pays des Cayouses est un beau pays, mais

plus favorable au pâturage qu'à l'agriculture, à raison du terrain haut dont il se compose en grande partie, et de l'absence totale de pluie pendant l'été. On ne voit de bois que sur les rivières. Le climat est charmant, un peu chaud pendant l'été, mais délicieux dans les autres saisons. Nous avons eu huit jours d'hiver proprement dit, avec un froid de 9 degrés de Réaumur, un seul matin, et 14 pouces de neige. Le 19 janvier à midi, le mercure monta à 82 degrés de Farenheith, au soleil. Peu de pluie pendant l'hiver. Impossible de trouver un climat plus salubre.

" La nation des Cayouses est peu nombreuse. M. Spolding me disait en faire monter le nombre à 1,000 ; mais je crois qu'il en mettait beaucoup trop."



MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

Lettre du Pere Laverlochere, O. M. J. a Monseigneur l'Archeveque de Quebec.

LAC DES DEUX-MONTAGNES, 25 Déc. 1848.

MONSEIGNEUR,



PRÈS une absence de plus de cinq mois, et une course de plus de mille lieues, parmi les sauvages qui habitent les bords de la baie d'Hudson, je me sens animé d'un double motif d'écrire sans délai à Votre Grandeur ; d'abord pour lui en faire connaître le résultat, et ensuite pour lui donner une idée juste de ces peuplades nombreuses que l'évangile de la paix n'avait pu jusqu'ici éclairer de ses rayons bienfaisants, nonobstant la vive sollicitude que vous n'avez cessé de témoigner pour cette vaste portion de vos ouailles. Les détails que je vais essayer de développer dans cette lettre, monseigneur, consoleront votre cœur des sacrifices qu'il fait chaque année pour ces missions lointaines, quoiqu'elles ne fassent plus partie de votre diocèse, et ils animeront de plus en plus, jespère, les associés à l'œuvre de la propagation de la foi.

Ce fut l'année dernière que, pour la première fois, des prêtres catholiques franchirent le lac Abbitibbi, et descendirent la longue et dangereuse rivière qui conduit les eaux bourbeuses de ce vaste lac dans la baie d'Hudson. Jusque-là toutes nos tentatives avaient été infructueuses et nos désirs sans résultat. Nous étions forcés de gémir en se-

-cret sur les ravages que l'hérésie faisait chaque jour parmi ces peuplades infortunées, sans pouvoir leur porter de secours. Mais enfin Dieu se laissa fléchir par les prières des âmes pieuses. Les obstacles s'applanirent, et pour la première fois les habitants des bords de la baie James virent arriver chez eux des missionnaires portant la croix, prêchant la croix, et se glorifiant de n'aimer que la croix. Ce ne fut pas sans étonnement que les indiens nous virent rendre tant de respect à le signe sacré : ce ne fut pas sans étonnement qu'ils virent quarante de nos néophytes de Témiskaming et d'Abbitibbi, porter la croix sur leur poitrine et la baiser avec amour, eux à qui des ministres fanatiques avaient appris à ne l'envisager qu'avec horreur....! Ce ne fut pas sans étonnement qu'ils virent nos néophytes, naguère cruels, ivrognes et jongleurs, aujourd'hui doux, sobres et aimant la prière. Je vous citerai, à ce propos, monseigneur, la réponse que fit un chrétien d'Abbitibbi a un vieil ivrogne de Moose, baptisé par le ministre. Un jour que, nonobstant la défense qu'il lui avait faite de venir voir les *papistes sous peine de damnation*, il était avec mon néophyte, et lui demanda quelle différence il y avait entre la *robe noire* et leur ministre.—"La différence qu'il y a, lui répond l'Abbitibbi, peux-tu l'ignorer ? Nous étions méchants, il nous a rendus bons, en nous faisant connaître la sainte prière du Grand-Esprit. Tu sais bien, il y a trois ans, comme j'étais moi-même querelleur et ivrogne, et depuis ce temps je ne bois plus. Et puis *c'est que notre robe noire n'a point de femme.*" Cette dernière raison était sans contredit la plus forte dans l'esprit des sauvages. Cinq années de ministère parmi eux m'a assez convaincu que rien n'est capable de leur imprimer le respect pour le prêtre comme la pensée qu'il n'a et peut avoir de femme ; "parce que, disent-ils, la robe noire est l'envoyé du Grand-Esprit, et le Grand-Esprit n'en a point."

Nous étions partis, le père Clément et moi, du lac des Deux-Montagnes dès les premiers jours de

mai, pour nous rendre à Témiskaming, où nous arrivâmes le vingt-un du même mois. Nous y étions attendus avec la plus vive impatience par nos chers néophytes qui n'ont pas de plus douce consolation dans la misère qui les décime chaque jour, que de voir le missionnaire. Un grand nombre d'entr'eux, minés par la consomption, suite naturelle d'un jeûne cruel qu'ils avaient eu a supporter l'hiver dernier, n'attendaient plus, disaient-ils, que l'arrivée des robes-noires pour mourir. C'est un spectacle déchirant pour le cœur du missionnaire, que de voir ces squelettes ambulants venir au-devant de lui, la mort dans le cœur et le sourire sur les lèvres, lui exprimer la joie qu'ils ont de le revoir, et lui raconter avec une touchante résignation leurs inexprimables souffrances. Le missionnaire, privé bien souvent lui-même du strict nécessaire, ne peut néanmoins s'empêcher de partager avec ces pauvres faméliques son morceau de biscuit sec. Le soir d'une journée orageuse où nous avions été ballotés sur un vaste lac, nous arrivâmes à dix heures, dans un campement où nous comptions prendre un peu de nourriture et de repos, car nous étions épuisés de fatigue et de faim. Il y avait à peine quelques instants que nous étions débarqués, lorsque nous entendîmes un canot se diriger vers nous. Il était conduit par une femme et une jeune fille de dix à onze ans. Le vent qui soufflait toujours avec violence soulevait des vagues furieuses. Surpris d'entendre quelqu'un braver la tempête et les flots à une heure aussi avancée, je cours à leur rencontre et leur demande pourquoi ils s'exposent de la sorte à périr. " Hélas ! mon père, me dit la femme, nous t'amenons ma sœur. Voilà trois mois que son mari est mort de misère. Elle était déjà malade et n'a pu ni chasser ni tendre ses filets. Sa maladie empire, car voilà long-temps qu'elle n'a rien à manger, si ce n'est quelques fruits sauvages. Elle sent qu'elle va mourir, et quand ce matin elle a appris que tu étais passé, elle nous a tant priées de la conduire auprès de toi, que nous avons bravé la tempête et la faim ; car depuis hier nous n'a-

vons rien mangé." Tandis que celle-ci parlait, la malade, couchée dans le canot, fit entendre une plainte et leva la tête pour me laisser voir, à la clarté de la flamme d'un bois résineux, sa figure pâle et décharnée. Je la fis transporter auprès de ma tente, et je fus heureux de partager avec elle quelques petits poissons que j'avais pris. " Tu ne saurais croire, mon père, me dit-elle, tout ce que nous avons souffert cette année! nous n'avons presque plus de chasse, les chantiers détruisent tout, et les eaux sont si hautes cette année, que nous ne pouvons point prendre de poissons. Je sais bien que si j'avais suffisamment à manger je me porterais mieux. Je suis pourtant heureuse de t'avoir rencontré. Entends ma confession, je te prie, et je serai contente." Je confessai, en effet, ces deux infortunées, et avant l'aurore j'offris le St. Sacrifice. Toutes les deux communièrent avec une piété touchante. Bien des fois, dans le cours de l'été, nos cœurs ont été navrés à la vue de ces infortunes inouïes, et consolés en même temps par le spectacle d'une résignation angélique. Hélas! j'ai vu des malheureux faméliques disputer à des chiens quelques restes infects de poissons....! La misère augmente d'une année à l'autre d'une manière effrayante parmi nos indiens, surtout ceux qui ont vu leurs terres de chasse envahies par les commerçants de bois: il ne reste pas d'autres voies de salut à ceux des Allumettes, de Témiskaming, du Grand Lac et d'Abattawan que de demander au gouvernement colonial une étendue suffisante de terre pour se réunir en village et se livrer à la culture; sans cela c'en est fait d'eux. Ils le comprennent enfin, car un grand nombre m'ont prié instamment de faire cette demande pour eux. Ils ne pouvaient assurément nous faire une demande plus agréable et plus conforme à nos désirs, puisque, depuis que nous nous sommes consacrés à leur instruction, nous n'avons cessé de les engager de toutes nos forces à se mettre à la culture. Nous espérons que le gouvernement accèdera promptement à une demande si juste de la part de ces premiers habitants

du sol. Le seul exposé que je viens de faire des misères qui pèsent sur l'indien, m'exempte de toute autre explication, pour démontrer à ceux qui nous gouvernent, qu'en adhérant à une démarche, hélas! trop tardive peut-être, ils ne feront qu'accomplir un devoir de justice et de philantropie.

La tribu de Témiskaming qui se compose d'environ 65 familles, est à peu près toute chrétienne. La jonglerie et la passion du rum en a néanmoins retenu jusqu'ici quelques-uns dans l'infidélité. Le démon, qui voit chaque jour tant d'âmes lui échapper, redouble d'efforts non-seulement pour retenir ceux qui n'ont pas encore été régénérés, mais encore pour entraîner les fidèles. Il n'est sortes d'insinuations perfides dont ne se servent les ivrognes infidèles pour engager les chrétiens à violer leurs serments de sobriété, et trois ou quatre ont été vaincus. " Voyez, leur disent-ils, comme vous êtes pauvres et languissants depuis que vous êtes de la tempérance!—Vos enfants meurent vite, quand ils sont baptisés, disait un jour une vieille pythonisse, aux chrétiens." Et ce langage diabolique et absurde pour toute âme réfléchie, ne laisserait pas de faire une funeste impression chez quelques néophytes, si le prêtre ne venait de temps en temps parer les coups de l'enfer. La fille de cette malheureuse dont je viens de parler venait de mettre un enfant au monde, lorsque nous arrivâmes à ce poste. D'après la défense que lui avait faite sa mère de laisser baptiser son enfant, elle s'y refusa obstinément lorsque nous lui en fîmes la proposition. La parole des vieillards, chez les indiens, est regardée comme un oracle. Malheureusement elle a encore plus d'influence pour le mal que pour le bien. Ce fut en vain que nous réitérâmes, le père Clément et moi, nos visites tantôt à la vieille mère tantôt aux parents de l'enfant: prières, menaces, tout fut inutile. Désolé de voir une pauvre petite créature exposée a gémir éternellement, car l'enfant était malade, je fis une nouvelle

tentative auprès du père ; mais dès qu'il me vit approcher, saisissant son fusil, il me couche en joue ; je n'étais qu'à 5 ou 6 pas de lui; s'il eût tiré c'en était fait de moi; cependant sans me déconcerter, je saisis spontanément mon crucifix et le lui présente. A cet espect, l'arme lui échappe des mains, il me fixe d'un air stupéfait, ses dents s'entrechoquent, il tremble de tous ses membres, je cours à lui, le serre dans mes bras. " Vois, mon fils, lui dis-je avec feu, vois ce que tu allais faire, tu voulais me tuer, et moi je veux te sauver, toi, ta femme, ton enfant et même ta belle-mère ; laisse donc baptiser ton enfant, pour qu'il soit heureux un jour avec le Grand-Esprit. Eh bien ! oui, me dit-il, baptise-le ; mais pendant ce colloque, la malheureuse grand'mère avait fait embarquer sa fille avec l'enfant ! je ne le revis plus, mais je les confiai à Marie. J'appris à mon retour de la baie, qu'une pieuse néophyte, profitant de l'absence de la vieille jongleuse, l'avait baptisé.

Le 5 du mois de juin, je quittai Témiskaming, y laissant le père Clément achever la mission, pour de-là, se diriger vers le grand lac. Nous étions convenus de nous retrouver ensemble à Abbitibbi ; mais comme je séjournai plus long-temps à la baie que je n'avais osé l'espérer, nous ne nous revîmes plus jusqu'à Bytown, près de 5 mois après. J'étais accompagné du jeune Simpson, beau-frère du gouverneur en chef, et 22 indiens conduisaient les canots. Soir et matin nous faisions la prière en commun, nous récitions le chapelet, et toujours nous chantions des cantiques. Quelquefois, après une journée de grande fatigue pour ces pauvres indiens, je leur annonçais que le lendemain, de grand matin, je dirais la sainte messe. Je voyais aussitôt la joie et le bonheur sur leurs figures. Ils disposaient aussitôt ce qu'il fallait pour l'auguste sacrifice. Quelques-uns ne se couchaient point, occupés toute la nuit à former une cabane rustique pour la majesté anéantie de l'Homme-Dieu. Au lever de l'aurore le sang de l'agneau sans tache

coulait sur l'autel. Vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ce qui se passait dans mon âme, à pareil moment ! J'étais environné d'indiens si heureux de connaître l'amour d'un Dieu né dans la crêche, et qui dans ce moment naissait de nouveau dans une pauvre cabane faite de branches de sapin ! Durant le saint sacrifice, mes pieux néophytes chantaient des cantiques que répétaient les échos d'alentour. La plume ne saurait jamais exprimer tout ce que ressent l'âme dans de telles circonstances. Que les desseins de Dieu sont impénétrables ! Mes néophytes étaient transportés, les infidèles étaient ravis d'admiration, mon visage était inondé de larmes d'amour et de bonheur, pendant que de pauvres protestants, venus récemment d'Ecosse paraissaient insensibles.

" La 6ème journée après notre départ de Témiskaming, nous arrivâmes à Abbitibbi. J'y séjournai cinq jours, qui furent des jours de fatigue et de bonheur pour moi et pour mes enfants des forêts. A peu près tous les indiens qui fréquentent ce poste, au nombre de plus de 100 familles, s'y trouvaient réunis. J'y baptisai 8 enfants et 12 adultes ; parmi ces derniers il y en a encore plus d'un tiers qui n'ont pu être baptisés, n'ayant pu être jusqu'ici suffisamment instruits ; mais ceux qui le sont ont généralement une grande ardeur pour la prière, je dirai même une touchante piété. Ils auraient été très-affligés de me voir si tôt les quitter, si je ne leur avais fait la promesse que le père Clément viendrait bientôt les voir et les instruire, puisqu'il était devenu leur missionnaire. Je quittai Abbitibbi le 14 juin en la compagnie de M. et de Mde. Fraser, bourgeois d'Abbitibbi, qui eurent pour moi les attentions les plus délicates. La brigade de Témiskaming prit le devant, mais j'étais encore accompagné de 27 sauvages de la tribu d'Abbitibbi. Le 21 du même mois nous arrivâmes au fort de Moose. Nos nageurs étaient si courageux et la rivière si rapide qu'en six jours nous parcourûmes un espace de plus de 450 milles de

pays d'un aspect tout-à fait mélancolique. Quoique le lac Abbitibbi soit très-poissonneux, la rivière où il se décharge ne paraît pas l'être du tout. Elle est sans contredit l'une des plus dangereuses rivières de l'Amérique du nord. Ce n'était qu'une suite non interrompue de battures et de précipices; elle n'est navigable que pour les canots d'écorce, et encore faut-il avoir un guide expérimenté, pour ne pas être à tout instant en danger de périr. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit partout que d'immenses forêts de bois de bouleau et d'épiniers. Le terrein serait fertile en beaucoup d'endroits si l'extrême âpreté du climat ne le condamnait à une stérilité éternelle. J'ai découvert dans plusieurs places des veines ferrugineuses, qui paraissent être considérables, car elles faisaient incliner fortement vers elles l'aiguille aimantée. Rien néanmoins, en fait de minerai, ne m'a paru plus commun que le mica et le gypse ou plâtre de Paris. J'ai remarqué sur un terrein d'alluvion quantité de crustacés réduits a un état de pétrification complète. J'ai regretté de ne pouvoir prendre quelques-uns de ces objets curieux pour la minéralogie, n'ayant point de canot à moi. Le feu, allumé par des voyageurs, a consumé une vaste étendue de forêts où les lièvres et les ours, unique ressource de l'indien dans ces contrées, étaient en abondance: ce qui a réduit ces pauvres peuplades à une détresse extrême. A propos d'incendie je ne puis passer sous silence un accident qui nous arriva l'année dernière et qui nous a donné cette année-ci lieu d'admirer et de bénir la bonté divine. Voici le fait: Lors de notre retour du fort de Moose, nous nous trouvâmes tout-à-coup investis de toutes parts par un violent incendie qui s'étendait à plus de 25 lieues à la ronde dans une forêt sans limites d'un bois résineux, dans un portage de plus de 3 milles de long et à plus de 250 milles de toute habitation. Nous passâmes nos effets les plus indispensables, à travers une grêle de feu qui tombait sur nous du haut des arbres embrasés, et nous vînmes nous refugier à l'autre extremité du portage

dans une petite anse. Là nous eûmes durant toute la nuit, le spectacle le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer. Qu'on se figure, Mgr., une fumée épaisse et noire, traversée par d'horrible tourbillons de flammes, le craquement des arbres calcinés, tombant avec fracas à côté de nous, l'activité d'un feu qui avait déjà envahi le bois de dérive situé à 5 où 6 pas de nous; en un mot une atmosphère embrasée qui menaçait à chaque instant de nous suffoquer; et vous n'aurez encore qu'une légère idée de ce qui se passait autour de nous, dans cette nuit désastreuse. Blottis dans un petit espace menagé par la providence, nous remettions entre ses mains la garde de nos vies. Je dois cependant vous l'avouer, Mgr. au milieu des dangers qui nous environnaient de toute part, j'étais calme, j'éprouvais même un contentement indéfinissable, en voyant autour de moi des sauvages si heureux de posséder la *robe noire;* je me disais: si mes jours doivent se terminer ici, je vous bénis, ô mon Dieu! cependant si dans ce moment il m'était donné, par un miracle de votre puissance, de me trouver au sein d'une famille que je chéris, d'y mener une vie douce et tranquille, mais que pour cela il me fallut abandonner mes chers néophytes dans un pareil danger, vous savez que mon choix est fait d'avance! Ladmirable providence ne nous fit pas défaut. Les montagnes de feu que nous avions vues venir avec fureur fondre sur nous s'arretèrent. Ce terrible élément ne toucha pas à une dizaine d'arbres sous lesquels nous étions abrités. Si cette lettre venait jamais à tomber entre les mains de certains esprits forts, ils riraient peut-être de la simplicité avec laquelle je raconte ce fait, mais bien que ce ne soit pas pour eux que je le raconte, il n'en est pas moins un fait et un fait constant, et il n'y a rien de plus opiniâtre qu'un fait. Nous avons vu cette année ces arbres encore verts. Ils semblent être là pour attester la protection divine sur nous. Tout le reste, à plus de 20 lieues à la ronde, ne présente plus qu'un vaste

champ de ruines. Les indiens qui m'accompagnaient furent les premiers à en faire la remarque. On n'aperçoit, sur cette terre grillée, d'autre végétation, que quelques plantes corymbifères, ressemblant assez à la verge d'or, mais à fleur couleur de rose, dont les indiens font une décoction qu'ils croient fébrifuge.

Le fort de Moose-factory, bâti dans une jolie petite île, à trois milles de la mer et à 40 milles environ au-dessous du confluent de la rivière Abbitibbi avec celle de Moose, n'est remarquable que par sa situation géographique ; car le nombre des indiens qui y viennent faire la traite des pelleteries n'excèdent pas 55 familles ou chasseurs, formant une population d'environ 300 âmes. Mais comme ce port se trouve situé à l'extrémité sud de la baie, tous les postes environnants y envoient leurs pelleteries, et un navire venant chaque année d'Angleterre, chargé de munitions et de vivres, pour l'approvisionnement de ces divers postes, s'en retourne chargé des plus précieuses fourrures qu'il y ait peut-être sur la surface du globe. Le chef de cet établissement me reçut avec une cordialité parfaite, et tout le temps que je passai chez lui, il ne cessa de se montrer plein de prévenance et d'attention pour moi. J'en dois dire autant de tous les autres membres de l'Hon. compagnie ; car tous se montrèrent à mon égard ce que j'aurais pu attendre d'anciens amis et même de fervents catholiques. Mais je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir combien les sauvages, que j'étais venu chercher de si loin, étaient prévenus contre moi. Je crois vous avoir déjà dit, Mgr., que depuis huit années, un ministre méthodiste présidait dans ces lieux. Il en était parti l'année dernière, mais les absurdes calomnies qu'il avait débitées contre notre religion et contre nous y étaient encore. Les sauvages fuyaient à mon approche comme à celle d'un pestiféré, et quoique j'eusse avec moi une quarantaine de néophytes dont la conduite édifiante contrastait singulièrement avec la leur, ils ne pouvaient

s'ôter de l'esprit que j'étais un *enfant de Bélial, un jongleur, un homme qui conduit à l'enfer quiconque veut le suivre*, puisque leur ministre le leur avait dit et répété plusieurs fois, ainsi qu'ils me l'ont déclaré ensuite.

Tous les matins, je célébrais la sainte messe dans un vaste appartement que l'hon. bourgeois du fort avait eu la bonté de mettre à ma disposition. Mais comme on leur avait dit *que cela était une jonglerie*, quelques-uns seulement y venaient non sans crainte. Cependant comme mes néophytes y assistaient toujours avec beaucoup de piété, récitant leurs prières et chantant des cantiques, on voyait les autres venir se placer sous les fenêtres pour écouter le chant dont la plupart comprenaient les paroles: car ils comprennent à peu près tous le langage sauteux, bien qu'ils ne le parlent pas. L'instruction que je faisais dans l'après-midi, toujours entremêlée par le chant des cantiques, et qui se répétait ensuite dans les cabanes, disposait chaque jour quelques-uns en faveur de notre sainte religion. J'examinai en silence l'effet que produisait sur leurs esprits prévenus, l'aspect de nos augustes cérémonies et l'explication de nos mystères. Je les vis, ou du moins, j'en vis bientôt quelques-uns dans une grande perplexité. Ils ne pouvaient concilier ce qu'on leur avait dit avec ce qu'ils voyaient. Cependant, Mgr., je dois vous l'avouer, c'est lorsque le prêtre catholique se trouve parmi les indiens précédemment visités par des ministres méthodistes, qu'il est à même de juger et gémir sur l'état où il trouve ces pauvres peuples. Le temps si précieux et si court où l'on s'appliquerait à les instruire dans l'état d'infidélité, il faut l'employer à dissiper d'injustes et ridicules préjugés dont on les a nourris chaque fois qu'on a eu occasion de les rejoindre. Car c'est là, à peu près, toute l'instruction qu'ils ont reçue; bien que la plus grande partie de ceux que j'ai visités, à la baie, aient reçu le baptême des mains des méthodistes, je n'en ai pas trouvé un seul capable de m'expliquer les trois

premiers mystères de notre foi. S'ils avaient été tous infidèles, j'aurais pu, durant mon séjour parmi eux, les instruire et baptiser quelques adultes, tandis qu'il m'a fallu passer les premiers 15 jours à leur prouver que nous n'étions pas des *jongleurs !* Bien que mes bons néophytes me secondassent par leur bonne conduite et même par des explications claires et justes sur leur religion, quelles précautions ne m'a-t-il pas fallu prendre pour les faire consentir a laisser baptiser leurs enfants!

L'année dernière nous trouvâmes, au fort de Moose, un canadien de Montréal marié a une indienne du lieu. Quoique depuis 15 ans, il n'eût pas vu de prêtre, et qu'il fût le seul catholique dans cette place, où depuis 8 années un ministre méthodiste ne négligeait rien pour le gagner à sa suite, il avait toujours conservé sa foi intacte; mais malheureusement il l'a déshonnorait par l'excès de la boisson. Nous le reçûmes dans la société de tempérance, et depuis lors il n'a pas pris une goutte de liqueur forte.

Trois semaines s'étaient déjà écoulées, depuis que j'étais au fort de Moose, lorsqu'une goëlette venant du fort d'Albany me fournit l'occasion d'aller visiter ce poste à environ 140 milles plus au nord, et vers lequel mon cœur plus encore que ma boussole se dirigeait sans cesse, parce que j'avais appris que j'y trouverais un grand nombre de sauvages, venus des postes circonvoisins, outre ceux de cette place qui est, dit-on, l'une des plus populeuse de la baie.

Je m'embarquai le 5 juillet sur cette mer orageuse et couverte de glaces. A peine étions-nous sortis de la rivière de Moose, que nous fûmes arrêtés par un vent contraire, qui nous retint trois jours à la même place. Nous profitâmes de ce contre-temps pour aller à terre explorer les alentours de la baie. Nous n'aperçûmes partout qu'un terrain plat, marécageux et aride, périodiquement baigné par la marée qui monte très-haut dans ces

parages. Rien absolument ne vint distraire notre âme de cette indéfinissable mélancolie dont elle est comme accablée, en parcourant pour la première fois ces contrées désolées. Nous n'aperçûmes ni gibier ni bêtes fauves sur la terre. Quelques petites baleines blanches, et quelques loup-marins furent les seuls habitants des eaux qui se montrassent à nous durant toute la traversée. Je n'essaierai pas de vous dépeindre, Mgr., ce qu'éprouve l'âme d'un missionnaire qui parcourt pour la première fois ces tristes lieux. Tout ce qui frappe ses regards n'est propre qu'à jeter dans son âme une indéfinissable tristesse. Il n'est donc pas surprenant que ses lettres en soient empreintes quelquefois. Cette mission, probablement la plus triste qui soit sur la surface du globe, doit avoir un caractère qui lui est particulier. Celles du Levant, de Constantinople, des îles de l'archipel, de Syrie, de l'Egypte, etc. conservent encore quelques restes de leur ancienne splendeur, et toutes ces contrées, quelque degradées qu'elles soient, ne laissent pas néanmoins de représenter aux missionnaires quelques restes de l'industrie, de la richesse et de la magnificence de leurs premiers habitants. Les îles même de l'Océanie et du Japon, quelque barbares qu'elles soient, offrent quelque encouragement à la persévérance du missionnaire. Là se trouvent de nombreuses peuplades réunies en corps de nations, un sol fertile, un climat tempéré. Il n'en est pas de même dans les missions de la baie : elles n'offrent partout que des forêts sans limites d'un bois rabougris, un terrain stérile et tremblant, un ciel sombre et grisâtre et une mer glacée, éparses çà et là, une multitude de familles indiennes dont l'aspect dégoûtant annonce la plus profonde misère et le dernier degré de dépravation. Pardonnez, Mgr., à une aussi longue digression : elle est venue presque à mon insu, se glisser sous ma plume.

La journée après notre embarquement, le vent nous devint favorable et nous pûmes mettre à

la voile; mais nous n'avions pas fait 50 milles, qu'une furieuse tempête s'élevant tout à coup, poussa le navire avec rapidité vers des montagnes de glaces, que nous avions devant nous, à quelques milles de distance. Le capitaine justement alarmé, voyant son vaisseau aller se briser sur ces îles flottantes, fait promptement tourner les voiles; mais en voulant échapper au danger des glaces, il tombe dans un autre non moins imminent. Nous approchions de l'entrée de la rivière Albany; le vent, qui soufflait toujours avec une violence extrême, avait renversé les jalons qui indiquait le chenal. Tout à coup, nous entendîmes sous nos pieds un craquement qui nous fit frémir. La goëlette venait d'échouer sur une large roche qui heureusement se trouvait unie, et ne fit qu'une avarie assez legère au bâtiment. Le même coup de vent, qui nous avait lancé sur cet écueil, en tourbillonnant, nous remit à flot; et peu d'heures après, nous entrions dans la rivière d'Albany, remerciant le Seigneur de nous avoir délivré d'un naufrage qui paraissait inévitable.

Nous avions fait environ trois milles dans la rivière d'Albany, lorsque nous aperçumes à quelques distances de nous le fort, ou plutôt la place qu'il occupait naguère, car l'hiver d'auparavant, il était devenu la proie d'un violent incendie. C'était une espèce de citadelle bastionnée et crénelée; on n'aperçoit maintenant à la place qu'un modeste magasin que le commandant y a construit depuis peu avec des difficultés bien grandes, tant le bois propre à bâtir s'en trouve éloigné.

La rivière d'Albany, qui coule de l'ouest à l'est, prend sa source dans le lac Sale, à 700 milles de la baie James où elle se décharge. Elle serait, sans contredit, l'une des plus belles rivières de l'Amérique du nord, ayant un cours de 390 milles sans aucun rapide; mais ses nombreuses battures ne permettent d'y naviguer qu'en canot. Son eau est limpide et bonne au goût, mais elle ne paraît pas être poisonneuse. Ses bords sont bas

et marécageux, depuis son embouchure jusqu'à la chute à Martin, 300 milles dans les profondeurs. J'en puis dire autant de toutes les côtes ouest des deux baies ; car depuis les bords de la mer jusqu'à 100 lieues de distance dans les forêts, on ne marche que sur un terrain tremblant et marécageux, ayant toujours de l'eau jusqu'à mi-jambe. On n'y aperçoit aucun vestige de bois franc. Ce ne sont que des aunes et des arbrissaux résineux de chétive apparence. C'est dans ces affreux marais que pullulent les maringouins ou moucherons dont la piqûre vénimeuse cause une vive douleur. Dès que la goëlette entra dans la rivière, elle en fut littéralement couverte. Tout ce que j'avais vu jusqu'alors en fait de moucherons, me parut être une bagatelle. Le ciel en était obscurci comme d'un nuage. Je doute qu'ils fussent aussi nombreux et aussi cruels en Egypte, du moins n'y étaient-ils pas aussi opiniâtres. Pour se défendre de leurs impitoyables aiguillons, les animaux domestiques du fort n'avaient pas d'autre expédient que de se jeter à la nage et de passer la journée dans un petit îlot au milieu de la rivière. Les sauvages, pour s'en garantir, se graissent le corps d'huile de poisson pourri, qui répand une odeur infecte. Bien que j'eusse soin de m'entourrer de fumée comme dans une charbonnière, pour célébrer les saints mystères, j'en avais la figure et les mains tellement couvertes, que les nappes étaient toujours tachées par le sang qui ruisselait des piqûres. Plusieurs fois durant les offices, ils éteignaient les cierges en venant s'accumuler dessus. On peut juger, d'après ce léger aperçu, de ce que la nature doit avoir à souffrir de la part de ces petits tyrans ailés. Ils ont la vie si dure que nous sommes obligés de faire du feu pour les éloigner de nous, en même temps que pour réchauffer nos membres engourdis par le froid.

" Le commandant du fort d'Albany est un gentilhomme irlandais catholique, qui depuis 32 ans habite les bords de la baie d'Hudson. Venu d'Ir-

lande à l'âge de seize ans, et seul de catholique dans cette place, il a toujours su conserver une foi intacte et une piété fervente. Son dévouement à toute épreuve, son désintéressement, sa probité, sa franchise, lui ont toujours gagné l'estime de tous ceux qui l'ont connu, de quelque persuasion qu'ils fussent. La joie qu'il ressentit en voyant arriver chez lui un prêtre, ne peut se dépeindre. Il se jeta à mon cou, et nous nous tînmes long-temps embrassés; nos larmes se confondirent ensemble; mais quelles étaient douces pour tous les deux! Sa pieuse dame que nous avions, ainsi que sa demoiselle, baptisées l'année dernière au fort de Moose, partageaient son allégresse. Leurs domestiques au nombre de 12, tous protestants, paraissant étonnés de le voir si joyeux, il leur dit: " Vous ne savez pas, vous autres protestants, vous ne pouvez même concevoir le bonheur que nous goûtons, nous autres catholiques, quand nous possédons un prêtre! Comment ne serais-je pas joyeux? il y a 32 ans que je soupire après l'arrivée d'un prêtre dans cette baie." Tous les matins il venait à la messe, la servait avec une piété ravissante, et moi, en le voyant, je me disais: hélas! il faut donc avoir été long-temps privé des grâces pour savoir les apprécier! Bien qu'il eut eu le bonheur de communier, ainsi que son épouse, durant mon séjour chez lui, il n'y avait que quelques jours que je l'avais quitté, pour retourner au fort de Moose, lorsque je l'y vis arriver: il avait navigué durant 38 heures, le jour et la nuit, sur une mer agitée et couverte de glaces, dans un petit canot d'écorce, accompagné de deux indiens, ne s'arrêtant que pour prendre un peu de nourriture à la hâte. Et quand je lui manifestai ma joie et ma surprise de le revoir, il me fit cette admirable réponse qui résume toute l'ardeur de sa foi et de sa piété: " Il m'eut été trop dur assurément, de demeurer tranquille chez moi, sachant qu'un prêtre catholique, que depuis 32 ans j'appelle de tous mes vœux, réside dans la baie d'Hudson. Je veux encore avoir le bonheur de participer aux divins mystères." C'était devant

des protestants étonnés qu'il me tenait ce langage.

A mon arrivée au fort d'Albany, j'y trouvai une vingtaine de sauvages, venus, les uns du fort Osnabruck, à 500 milles de distance, les autres du lac Sale, situé à 700 milles. Comme ces indiens sont de la tribu des sauteux, je pus entrer en communication immédiate avec eux, leur langage étant à peu près le même que celui de Témiskaming. J'ai vu dans cette circonstance s'accomplir à la lettre ces paroles de notre divin Sauveur: "*De deux personnes dans un champ, l'une sera prise, l'autre sera laissée.*" Les indiens du lac Sale sont tellement adonnés à l'ivrognerie, qu'ils m'ont avoué que ce qui les avait déterminés à venir à Albany, était le désir d'avoir du rum. Il ne furent pas très-empressés de venir entendre le missionnaire. La passion des liqueurs fortes les avait trop abrutis: hélas! faut-il s'en étonner, quand celui qui leur sert d'interprète auprès du ministre, et qui dans cette circonstance présente, leur servait de guide, était presque toujours plongé dans la boisson! Ceux d'Osnabruck, qui n'ont vu que deux ou trois fois le ministre du lac Sale, m'ont paru beaucoup plus disposés à embrasser la religion catholique. Ils m'ont tous témoigné un désir ardent de recevoir le baptême. Quelques-uns d'entr'eux étaient aussi venus au fort d'Albany dans l'intention de s'enivrer. Ils l'étaient même lorsque j'arrivai parmi eux; mais quand je leur eus fait comprendre l'horreur que le Grand-Esprit avait pour ce vice, les tourments que les ivrognes souffraient dans l'enfer, ils ne voulurent plus en goûter; et quand ils partirent pour retourner dans leurs postes respectifs, ils m'avouèrent ingénument, que depuis 15 à 20 ans qu'ils venaient annuellement au fort d'Albany, c'était la première fois qu'ils s'en retournaient sans être ivres. Ils paraissaient prendre un plaisir singulier à m'entendre parler de Dieu et de ses ouvrages. "Ton arrivée chez nous causerait une joie bien vive à toute notre tribu, me disaient-ils souvent, tous embrasseraient la religion de la *robe*

noire." Et moi, en gémissant de ne pouvoir voler à leur suite, je les berçais d'espérance d'aller les voir une autre année. Il y avait parmi eux deux métis canadiens qui, encore enfants, avaient été baptisés par des prêtres aux bords du lac Supérieur. Comme depuis lors, ils n'avaient point vu de prêtre, ils avaient grandi dans une ignorance complète des premiers mystères de la foi. Ils ne savaient néanmoins comment m'exprimer la joie qu'ils ressentaient de me voir. Ils m'avouèrent plus d'une fois que quoiqu'ils eussent passé leur vie parmi des protestants, ils n'auraient pas voulu pour tout l'or du monde abandonner la religion catholique. Les pauvres malheureux! ils auraient assurément été bien en peine d'établir la différence qui existe entre les deux; ils ne savaient pas même combien il y a de personnes en Dieu! Mais partout où une goutte de sang canadien coule dans les veines, n'y découvre-t-on pas aussi un vif sentiment d'attachement au catholicisme!

La population qui fréquente le fort d'Osnabruck est d'environ 135 familles, et celle du lac Sale renferme le même nombre. Plus près d'Albany se trouve un petit poste de 55 familles au moins. Enfin celui d'Albany lui-même en compte environ 120; ce qui forme dans ce seul district une population de 2500 âmes. Les sauvages des trois premiers postes parlent la langue des sauteux, mais ceux du fort d'Albany et généralement tous ceux qui habitent les bords de la mer ont un galimathias difficile à saisir. C'est un mélange confus de kiis ou knistino, maskégon et montagnais. Presque tous néanmoins comprennent le sauteux pur, sans pouvoir le parler. Ils sont d'une malpropreté dégoûtante, et leur premier aspect dénote la plus profonde misère. Leurs terres de chasse sont encore, il est vrai, assez bien fournies d'animaux dont la précieuse fourrure fait la richesse de la compagnie anglaise; mais autant la peau en est estimée, autant la chair en est dégoûtante. L'ours noir, gris, blanc; le lièvre et le castor, sont à peu près

les seuls dont la chair puisse être mangée. Tous les autres mammifères, tels que loup, renard noir ou fauve, martre, loutre, angora, fouine des bois, etc., ne peuvent être mangés que dans une disette extrême. Les bisons ou bœufs sauvages, les rennes, les cariboux, si nombreux dans les prairies du nord-ouest, sont inconnus dans ces contrées. Si les sauvages sont éloignés de l'un des forts de la compagnie, ils sont quelquefois réduits à une telle détresse qu'ils se dévorent les uns les autres. On m'en a même signalé plusieurs qui s'étaient nourris des membres de leurs propres enfants! Et si la compagnie de la baie d'Hudson n'était là pour leur porter secours, ces horreurs se renouvelleraient bien plus souvent, au fur et à mesure que le nombre des chasseurs augmente et que celui des bêtes fauves diminue.

On m'a relaté, à ce propos, des faits dont je ne puis sans frémir me retracer l'idée. J'ai eu même une fois l'occasion de voir le triste héros de l'horrible scène que je vais décrire.

C'est un indien qui fréquente le fort d'Albany, mais dont les terres de chasse sont à une distance de deux milles. Dans cet affreux pays où le froid est si vif que le mercure gèle dans le thermomètre, deux cent milles forment un espace à parcourir, capable de déconcerter les plus vigoureux *marcheurs*, surtout si au froid viennent se joindre les horreurs de la faim. Depuis plusieurs jours, après avoir vainement couru toute la journée, il rentrait accablé de faim, de fatigue et d'ennui dans sa triste cabane : là une femme et deux enfants l'attendaient en proie à une faim non moins cruelle que la sienne. Un soir, il rentra, le désespoir dans l'âme; et, saisissant son casse-tête, il assomma ses deux enfants. N'ayant pu donner de la nourriture à ceux à qui il avait donné la vie, il leur donna la mort, et de concert avec son infortunée compagne, il dévora leurs membres encore palpitants! Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'horrible festin ; la saison était toujours mauvaise,

et la faim commençait de nouveau à se faire sentir. Les deux malheureux, pour la prévenir se mettent en route pour se rendre au fort. Après six jours de marche, la femme tombe malade de fatigue et d'inanition. Elle n'a pas encore rendu le dernier soupir, que déjà son mari se dispose à se repaître de ses membres encore palpitants. Quelques jours après il arriva enfin au poste, où il raconta mot à mot ce que je viens de décrire. C'est de la dame à qui il l'a rapporté que je tiens ce triste récit. Ce trait, au reste, n'est malheureusement pas unique dans ces pays désolés. Ils se renouvelleraient presque chaque jour sans la générosité de l'honorable compagnie qui ne leur a jamais rien refusé, à ma connaissance, de ce dont ils peuvent avoir besoin. Voilà donc l'état de belle nature si prôné par nos philosophes ; il donne lieu à des scènes dont les bêtes féroces auraient horreur ! J'ai pensé bien des fois, en parcourant les forêts de l'Amérique du Nord, j'ai même souhaité que le trop fameux J. J. Rousseau eût été condamné à passer quelques hivers au milieu de ces peuplades infidèles : il aurait probablement modifié son *Contrat social.* J'ai dit parmi les infideles, car il n'en est pas de même de ceux qui ont été régénérés. Mes chers néophytes d'Abbitibbi ont reculé d'horreur lorsque je leur ai raconté, à mon retour parmi eux, les scènes que j'ai décrites sur leur frères de la baie. Oh ! j'aimerais mille fois mieux mourir de faim, me disaient-ils tous avec feu, que de faire une telle chose. Ils oubliaient, ces chers enfants, que naguère plusieurs d'entr'eux étaient aussi féroces, comme l'attestent mes rapports précédents.

Je trouvai peu de sauvages réunis dans le fort d'Albany, lors de mon arrivée, mais chaque jour il en arrivait plusieurs familles. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que les préventions qui existaient à Moose, contre la religion catholique et contre le prêtre, étaient les mêmes ici. C'était en vain que je faisais le tour des cabanes, une clochette à la main ; personne ne venait m'entendre.

J'en voyais cependant quelques-uns qui, poussés par la curiosité, venaient furtivement examiner cette *robe noire*, dont on leur avait fait une si effrayante peinture ; car on avait eu soin de leur dire si souvent que *nous étions des hommes qui ne faisaient que des œuvres diaboliques*, qu'ils ne pouvaient pas ne pas le croire. Permettez-moi de vous citer à ce propos, Mgr., une petite anecdote qui eut lieu l'année dernière, et qui fera connaître à Votre Grandeur, l'esprit de charité qui animait le révd. ministre. Lorsque nous arrivâmes au fort de Moose, nous y trouvâmes un ministre méthodiste qui y résidait depuis 8 ans. Grande fut sa surprise et son indignation, quand il vit que des *émissaires de l'Antéchrist* allaient ainsi visiter son troupeau. Aussi la première explosion fut terrible. Il nous signala comme des monstres coupables de tous les forfaits et dignes de toutes les malédictions. Il anathématiza quiconque viendrait nous voir et nous entendre, parce qu'il était sûr que nous les conduirions en enfer. Parmi ceux qui assistaient à ce chaleureux discours, était la fille du commandant du fort, jeune enfant de 10 à 11 ans, qui vint toute en larmes trouver son père, après le sermon, et lui dit: " Ah papa ! s'il est vrai que tous ceux qui vont avec les prêtres sont dans le chemin de l'enfer, que vas-tu devenir ? tu es toujours avec eux !

Il n'était donc pas surprenant que ces pauvres indiens ne nous envisageassent qu'avec méfiance, je puis même dire avec effroi. Mais j'étais venu de trop loin, je m'étais exposé à trop de périls afin de leur procurer le bienfait de l'évangile, pour que je demeurasse spectateur tranquille de leur état. Je fus donc les visiter chacun dans leurs cabanes, les saluant amicalement ; je m'asseyais sans façon au milieu d'eux ; j'embrassais les enfants ; je m'informais de la santé de tous ; je fumais le calumet avec les chasseurs, et je priais les vieillards de me raconter quelques histoires, leur promettant de leur en raconter à mon tour qui pourraient les in-

téresser. Je leur dis enfin qu'étant envoyé par le Grand-Esprit, pour leur enseigner le chemin de la vie, leur bonheur ne m'était pas moins à cœur que le mien. Etonnés d'un procédé si nouveau pour eux, je les vois me fixer, m'examiner de la tête aux pieds, et se demander à eux-mêmes si je suis bien cette *robe noire* dont on leur avait fait un portrait si effrayant. Rien n'est plus entêté que la prévention, elle ne se rend pas même à l'évidence. Plusieurs d'entr'eux, tout en m'avouant que ma visite leur était très-agréable, et qu'ils avaient un grand plaisir à m'entendre, furent cependant plusieurs jours sans venir à la chapelle. Cette visite à domicile avait produit un bien assez sensible pour que je prisse la résolution de la continuer chaque jour, malgré les répugnances de la nature. Jeunes lecteurs, si jamais vous êtes appelés à aller évangéliser les sauvages, les sauvages surtout qui ont déjà reçu la visite des ministres méthodistes, permettez-moi de vous dire que le meilleur et l'unique moyen de les gagner à Jésus-Christ, c'est de gagner d'abord leur confiance, et pour cela il faut vous identifier avec eux, vous faire, pour ainsi dire, sauvages avec eux, pour en faire des hommes d'abord, et des chrétiens ensuite. C'est ici qu'il faut surmonter toute répugnance naturelle. Le Sauveur du monde *qui tout Dieu qu'il était, a pris la forme d'un esclave*, nous en donne un bien touchant exemple. Bientôt j'eus la satisfaction d'en voir un bon nombre se rendre avec empressement à la cabane qui me servait de chapelle, au premier son de la clochette. Ils avaient à peu près tou été baptisés par le ministre dans une matinée. L nom de quelque patriarche de l'ancien testament, était à peu près tout ce qu'ils pouvaient en donner pour preuve ; car pour le nom d'un Dieu créateur, sauveur et sanctificateur, ils me dirent n'en avoir jamais entendu parler. Les premiers jours, ils ne voulaient pas laisser baptiser leurs enfants nouveaux-nés ; mais après mes deux premières visites, non-seulement ils me les apportèrent avec empres-

sement, mais plusieurs d'entr'eux, baptisés par le ministre, demandèrent à être baptisés par moi. Bien que j'eusse tout lieu de douter de la validité d'un baptême donné par un homme qui ne croit pas à sa nécessité, je leur fis réponse que pour embrasser notre religion, il fallait bien connaître les obligations qu'elle impose, et cette réponse ne faisait qu'augmenter leur estime pour elle et emflammer leur désir de la connaître. Chaque explication que je leur donnais, à l'aide d'une échelle catholique, paraissait les émerveiller. Rien n'était plus touchant que de voir l'attention qu'ils donnaient aux instructions que je leur faisais durant plusieurs heures de suite, au milieu d'une nuée de cruels maringouins ; et après que j'avais terminé, je les voyais quitter à regret le lieu saint, en se disant les uns aux autres : " Ondjita talapnesa melsâchin nâs pit—Assurément cela est beau !"

Parmi ceux que le grâce a touchés d'une manière aussi prompte qu'efficace, était un jeune popolygame. Le ministre, son frère, ses amis et surtout sa mère, dont je rapporterai plus tard les vertus morales, avaient fait tous leurs efforts pour l'engager à n'avoir qu'une femme, mais ils n'avaient pu réussir. La polygamie est généralement regardée comme une infamie parmi ces peuplades sauvages, et ceux qui s'y adonnent tombent dans le mépris. Quoiqu'ils comprennent l'état d'avilissement dans lequel ils sont aux yeux de leurs frères, ils n'ont pas néanmoins toujours la force de briser leurs liens. Il y avait deux jours que j'étais au fort d'Albany, quand il y arriva lui même avec ses deux femmes et un bon nombre d'enfants, dont quatre en bas âge. Dès qu'il apprit que j'étais dans ce lieu, il en fut effrayé, et ce ne fut qu'avec grande peine que sa mère parvint à le faire rester ; mais il évitait ma présence et se cacha quand je fus pour le visiter dans sa cabane. On me fit connaître le lieu de sa retraite ; je fus l'y trouver : et comme le baptême de ses petits enfants m'était bien plus à cœur que son divorce, je lui parlai avec toute la

tendresse dont je fus capable dans ce moment. Je lui fis comprendre, du mieux qu'il me fut possible, l'importance du baptême, sans lui dire un mot sur la polygamie. Il tremblait d'abord de tous ses membres, bientôt il m'écouta avec attention, et le même jour il m'apporta tous ses enfants pour que je les baptisasse, et me demanda d'une manière touchante de lui accorder la même faveur. C'était là que je l'attendais. " Tu ne pourras pas être baptisé, mon cher fils, lui dis-je, tant que tu auras deux femmes; le Grand-Esprit ne le veut pas : il faut que tu en renvoies une et que tu te fasses instruire de la religion pour être placé là-haut dans la grande lumière du Grand-Esprit, quand tu auras cessé de vivre, pour être heureux avec lui." Ces paroles, que je traduis fidèlement, firent sur l'âme de ce bon sauvage, l'effet le plus heureux. La tête appuyée sur sa poitrine, il ne répondit pas un mot, et paraissait plongé dans une rêverie profonde; puis se levant tout à coup, il me dit: " Père, ce que tu m'as dit est juste; le Grand-Esprit n'a donné qu'une femme au premier homme, je ferai tout ce que tu me prescriras. Laquelle veux-tu que je renvoie ?" —Tu dois garder la première, lui dis-je; mais les enfants de la seconde étant les tiens, il faut que tu les élèves, et que tu prennes soin de leur mère, comme de ta propre sœur, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un mari.—"Merci," me dit-il, et il sortit aussitôt pour aller annoncer à la plus jeune de ses femmes qu'il ne la regarderait plus que comme sa sœur, et qu'elle eût à se retirer dans la cabane de sa mère. A une déclaration aussi subite, la jeune femme ne répondit pas un mot. Est-ce surprise, est-ce indifférence ? je ne puis le dire; mais ce que je sais bien, c'est qu'étant allé la trouver moi-même un moment après, et lui ayant parlé du bonheur qui attend les bons chrétiens dans le ciel, elle me répondit: " Sois bien sûr, mon père, que je n'habiterai plus avec lui désormais. Je lui disais bien quelquefois que cela n'était pas bien que nous fussions ensemble, puisque ma sœur était sa femme." Dès ce moment je ne les vis plus en-

semble excepté à la chapelle, où ils rivalisaient de zèle pour se faire instruire. Je crus néanmoins que la prudence exigeait que je les misse à l'épreuve jusqu'à l'année prochaine. Tous les parents du jeune polygame ressentirent une grande joie de sa généreuse démarche, mais aucun ne le manifesta aussi vivement que sa mère. Elle ne se possédait pas de joie, et ne savait comment me témoigner sa reconnaissance.

Cette femme était une de ces âmes d'élite, que le Seigneur se réserve en tous lieux, auxquelles il accorde un esprit droit et un cœur susceptible des plus généreux sentiments, qui ont le vice en horreur et à qui la vertu semble naturelle. Il y a quatre ans qu'elle vit un ministre qui lui dit que pour être heureux après sa mort, il fallait recevoir le baptême. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer cette âme ardente d'un saint désir de le recevoir. Elle fut baptisée comme les autres, sans aucune notion préalable sur les mystères de la foi ; mais son âme était trop droite, pour ne pas apercevoir aussitôt tout ce qu'un pareil baptême avait de défectueux. Ses lumières naturelles lui disaient sans cesse qu'il ne suffit pas de s'appeler Rachel ou Sara, et d'avoir reçu une goute d'eau sur la tête, pour être sûr d'aller au ciel ; que la religion du Grand-Esprit devait avoir quelque chose de plus que cela (c'est elle-même qui me l'a avoué.) Sur ces entrefaites elle fit rencontre d'une dame née et élevée dans le protestantisme, mais catholique depuis peu, d'une éminente piété et très-instruite : lui ayant fait part de ses doutes et de ses perplexités, la pieuse dame lui donna des leçons sur le dogme, la morale et même sur la discipline catholique. Elle lui parla au long du sacrement de pénitence et des consolations que l'on y goûte. Elle lui parla aussi de l'abstinence que les catholiques observent le vendredi, en l'honneur de la passion du fils du Grand-Esprit. Depuis ce jour cette admirable sauvagesse ne voulut jamais faire gras le vendredi, sinon dans une nécessité extrême.

Les autres m'ont avoué l'avoir vue bien des fois demeurer le vendredi à jeûn jusqu'au soir, dans l'espérance de prendre quelques poissons. Elle soupirait sans cesse après l'arrivée d'un prêtre. Dès qu'elle me vit venir, elle courut vers sa pieuse institutrice pour lui demander si je n'étais pas cette véritable robe noire dont on lui avait si souvent parlé; et sur la réponse affirmative, elle lui dit: " Ah! s'il voulait me confesser, que je serais contente! Il me semble qu'il n'y a rien de plus doux pour l'âme que de dire ses péchés à l'envoyé du Grand-Esprit!"—" Va le trouver, lui répondit la dame, expose lui tes désirs et fais ce qu'il te dira." Elle se dirige aussitôt vers ma tente; l'émotion qu'elle éprouve répand sur sa figure une sueur glacée; ses jambes refusent de la porter. Elle tombe à genoux à l'entrée de ma cabane, et s'efforce d'une voix tremblante de me faire entendre ces mots: " Toi qui es la robe noire, l'envoyé du Grand-Esprit, daigne écouter la voix de celle qui depuis si long-temps désire te voir et t'ouvrir son cœur, pour te faire connaître tout ce qu'elle a fait."—Quel que désir que j'aie de te confesser, lui dis-je, je ne puis le faire avant que tu ne sois instruite dans notre sainte religion, puis baptisée, et que tu ne croies fermement qu'elle est la seule véritable.—" Oh! je le crois fermement, me répondit-elle avec feu, et je désire n'en suivre jamais d'autre." Une âme ainsi disposée n'exigeait pas une bien longue épreuve. Quelques jours avant mon départ je lui administrai le baptême sous condition. Elle fit sa profession de foi d'un ton si pénétré, que les assistants en furent attendris. Elle fut néanmoins la seule que je jugeasse suffisamment instruite et digne du baptême parmi les adultes du fort d'Albany; quoiqu'il y en eut un assez bon nombre d'autres qui manifestassent le même désir. Mais dans la même cérémonie, je conférai ce sacrement à 16 enfants en bas âge. Qu'il était beau de voir cette pieuse néophyte, âgée de plus de 60 ans, environnée de ces pauvres petites créatures dont deux étaient ses petites filles! il me semblait, dans ce moment, que

leurs anges, du haut du ciel, souriaient à leur bonheur !....

J'aurais encore à vous parler, monseigneur, d'une autre cérémonie non moins touchante, et qui produisit une heureuse impression sur les infidèles et même sur plusieurs protestants, parce qu'elle servit à dissiper beaucoup de préjugés. C'est de la plantation de la croix que je veux parler. J'en avais déjà planté une au fort de Moose quelque temps auparavant, avec toute la solennité que pouvait nous permettre notre dénûment. Ce fut des néophytes qui fabriquèrent celle de Moose : ce fut des protestants et des infidèles qui firent et plantèrent celle du fort d'Albany. Au moment où cette croix fut élevée de terre, par des mains infidèles, un cri de "Vive Jésus, vive sa croix," se fit entendre. Je ressentis au fond de mon âme une de ces joies que l'on ne peut exprimer par des paroles. Jamais peut-être je n'avais apporté dans mes fonctions sacrées une dévotion plus sensible ; jamais je n'avais élevé vers le ciel une voix plus émue, et porté avec plus de ferveur l'expression de mon amour et de ma reconnaissance vers celui qui mourut sur ce bois !.... Vous seul, ô mon Dieu ! savez quels désirs brûlants s'élançaient de mon cœur oppressé par tant d'émotions, lorsqu'au pied de cette croix que je venais de bénir, j'offris l'adorable victime ! .. Par la plantation de la croix, le Sauveur avait pris possession de cette terre, et il semblait vouloir cimenter le contrat de son sang précieux. Les larmes qui coulaient de mes yeux se confondaient avec les prières qui s'échappaient de ma bouche ; j'offris les unes et les autres au Dieu qui s'immolait pour le bonheur de ce peuple presque tout infidèle et que pourtant je voyais agenouillé, sans qu'il sut pourquoi, autour de l'autel rustique et de la croix de la forêt.

Ce peuple que j'étais venu chercher de si loin, il fallait que je le quittasse bientôt, pour ne plus le revoir peut-être ; mais je lui laissais le livre où il pourrait lire l'amour immense d'un Dieu pour les

hommes.... Cette pensée tempérait un peu l'amertume de mon âme, lorsque je collais une dernière fois mes lèvres sur ce bois sacré. Il est vrai qu'ici maintenant *regnat à ligno Deus ;* mais hélas ! il n'y règne encore que sur des ruines. Oh ! puisse-t-il y régner bientôt sur tous les cœurs ! C'est-là, c'est au pied de la croix que le missionnaire aimera à se reposer de ses fatigues et à puiser de nouvelles forces pour de nouveaux combats. Oui, de nouveaux combats, car le démon ne lâche pas facilement prise : il faut lui disputer le terrain pied à pied. Si d'un côté nous avons la consolation de voir quelques âmes généreuses venir s'enrôler sous les étendards de la religion, nous ne devons pas nous dissimuler que le très-grand nombre est encore et sera long-temps peut-être engagé dans la voie de la perdition. Tout semble concourir à y retenir ce pauvre et malheureux peuple. L'extrême âpreté du climat, la diversité des langues, l'état de vie de ces tribus nomades, disséminées sur une étendue immense de pays ; la difficulté des chemins dans ces marécages où l'on est toujours dans la vase jusqu'à mi-jambe, tandis que la tête est dévorée par une nuée de mouches vénimeuses ; le manque d'ouvriers, et plus encore des ressources pour se procurer les choses les plus indispensables ; l'ivrognerie, la jonglerie, et l'esprit d'hérésie qui a déjà soufflé presque partout : voilà, monseigneur, la perspective qui se présente aux yeux du pauvre missionnaire. Ah ! c'est bien ici qu'il peut s'écrier avec son divin Maître : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Il y avait 27 jours que j'étais au fort d'Albany, lorsque le commandant envoya sa goëlette à celui de Moose, pour y transporter les pelleteries ; je fus contraint de saisir cette occasion, quelque désir que j'eusse de séjourner davantage dans un lieu où les indiens profitaient si bien de la parole du salut que je leur annonçais. Le mauvais temps, les maringouins qui ne me laissaient de repos ni jour ni nuit, la mauvaise nourriture qui ne consiste abso

lument qu'en outardes salées, un travail ardu et continuel, pour apprendre les dialectes divers que parlent ces peuples, tout cela m'avait réduit à une débilité extrême. Mais je m'en consolais aisément par la pensée que je n'avais pas travaillé en vain. J'avais régénéré 24 personnes, j'en avais préparé un bien plus grand nombre à recevoir la même faveur une autre année. Ce ne fut qu'à regret que je me séparai de ces bons sauvages, et j'eus la satisfaction de voir qu'en éclairant leurs esprits j'avais touché leurs cœurs. Ils vinrent dans un profond silence et les yeux vers la terre, m'accompagner au bord de l'eau. C'est chez l'indien le signe de la douleur. Je les consolai en leur promettant de les revoir. Notre traversée fut plus heureuse que la première fois. Quand nous repassâmes près du lieu où nous avions failli périr, une pensée bien douce vint traverser mon esprit; je me disais: si, il y a un mois, j'étais mort dans cette place, l'onde amère et glacée m'aurait servi de tombe, et aucun vestige n'aurait indiqué qu'un prêtre eût jamais passé par là. Mais maintenant le voyageur catholique, apercevant une croix plantée sur ces rives lointaines, sentira une religieuse impression remuer le fond de son cœur. La croix lui rappellera la bonté de Dieu dans des lieux où jusqu'ici il semblait n'avoir voulu montrer que sa puissance.

Arrivé à Moose, j'y baptisai plusieurs enfants, que les parents n'avaient pas voulu laisser baptiser la première fois. Je disposai un certain nombre d'adultes au catéchuménat. J'eus la bien douce satisfaction de voir que ceux qui m'avaient les plus témoigné d'antipathie la première fois, furent précisément ceux qui se montrèrent les plus affligés de mon départ. Nonobstant les souffrances de tout genre que la nature est condamnée à supporter dans ces tristes parages, il m'eut été bien doux de pouvoir plus long-temps y séjourner. Les sauvages que j'avais visités étaient, lors de mon arrivée parmi eux, remplis de préventions contre notre sainte religion. Ils commençaient à peine à l'ap

précier quand il me fallut les quitter. Il y en avait encore une multitude innombrable qui n'ont jamais vu de prêtres et qui n'en verront peut-être jamais ! Cette pensée m'arrachait des larmes de compassion. J'étais cependant obligé de profiter du canot que le bourgeois du fort envoyait a Témiskaming pour y transporter les dépêches venues d'Angleterre. Ce fut le 28 août qu je quittai le fort de Moose. L'honorable gentilhomme qui y commande, ne s'était pas contenté de me traiter avec toutes sortes d'égards durant mon séjour chez lui, il voulut encore me combler de présents à mon départ. Notre navigation, pour remonter de Moose a Abbittibi, fut extrêmement lente. L'eau était si basse que notre frêle nacelle se heurtait à tout instant sur des roches qu'une eau toujours vaseuse ne permettait pas d'apercevoir à deux pouces de profondeur. Ce fut une espèce de prodige que nous ne coulassions pas à fond ; car bien des fois, au beau milieu de la rivière, l'eau entrait à gros bouillons. Deux jours après que nous eûmes quitté la baie, je perdis mon chapeau, et je passai 21 jours exposé tantôt à la chaleur, tantôt à la neige et à la gelée qui se succèdent sans interruption dans ces forêts. Je contractai un rhume dont je sens encore les effets.

Sur la rive gauche du vaste lac d'Abbitibbi, et non loin de l'endroit où il décharge ses eaux bourbeuses dans la rivière que je viens de remonter, se trouve un rocher, fameux par les sacrifices que les indiens y font au Manitou des eaux, toutes les fois qu'ils veulent s'aventurer sur cette dangereuse rivière. Quand nous la descendions, nous étions précédés par 6 canots, composés chacun de sept indiens, dont la plupart encore infidèles. Ces derniers se seraient crus assurés de périr s'il n'avaient jeté, en passant, quelques restes de tabac au prétendu dieu tutélaire de ces lieux, aimant bien mieux se priver de fumer durant toute une journée. Quelques chrétiens, entraînés par une espèce de routine et qui n'y voyaient pas grand mal, avaient suivi leur

exemple. Les sauvages ont des yeux de lynx ; car, bien que nous fussions éloignés de plusieurs milles des premiers, ceux qui m'accompagnaient m'avertirent de ce qui se passait. Quand nous fûmes arrivés vis-à-vis de ce rocher, j'envoyai mes néophytes prendre les offrandes sur l'autel même du Manitou. Ce fut là que j'eus occasion de voir combien la grâce a de puissance sur les cœurs ; car il n'y a pas encore quatre ans, que le mortel audacieux qui aurait eu la témérité de commettre un tel sacrilége aux yeux de l'indien, aurait payé de sa vie ! Ces offrandes consistaient en 8 ou 9 torquettes ou demi-torquettes de tabac. Ils me les donnèrent. Le soir, quand nous eûmes rejoint les autres, je demandai du tabac à ceux que je savais l'avoir tout offert au Manitou : ils se regardèrent avec surprise les uns les autres, et ne répondirent rien. Alors je fis part de leurs torquettes à ceux qui n'avaient pas voulu prendre part à leurs superstitions, et nous fumâmes en leur présence, les plaisantant sur leur simplicité ; puis, prenant un air grave et sévère, je leur fis sentir toute l'absurdité de leur procédé, bien plus propre à les faire périr qu'à les sauver, puisque cela outrageait le *Maître de la vie.* La leçon fut salutaire, car je les entendis peu après se dire les uns aux autres : " Nous étions bien stupides : notre père a raison." Quand nous repassâmes à la même place, je leur demandai en souriant, s'ils ne voulaient pas de nouveau apaiser leur Manitou ? ils ne me répondirent que par un sourire négatif.

Les tribus indiennes du nord de l'Amérique, celles du moins que j'ai pu visiter, n'ont point de fétichisme. Ils croient qu'il y a un esprit supérieur et bon qui ne peut point faire de mal, et pour cette raison, il ne s'en mettent nullement en peine ; mais ils croient aussi qu'il y a le génie du mal, presque aussi puissant que le premier ; qu'il a une multitude de satellites qui se trouvent partout pour faire du mal, et qu'il faut les apaiser et se les rendre favorables en leur sacrifiant quelques restes

de tabac, ou un chien que l'on pend par les pieds de derrière, ou quelques entrailles d'un castor. C'est comme vous voyez, monseigneur, un assez pauvre sacrifice. De toutes leurs croyances superstitieuses, la principale, c'est la métempsycose ; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, n'ayant, d'après l'aveu que plusieurs m'en ont fait, aucun sentiment de l'immortalité de l'âme humaine, dans leur état d'infidélité, ils croient néanmoins que l'âme des bêtes qu'ils ont tuées à la chasse ira animer un autre corps. Aussi, ont-ils soin de vermillonner les têtes d'ours et de loups qu'ils placent ensuite au haut d'une perche, après en avoir disséqué les chairs ; persuadés que les âmes de ces animaux, qui sont allées animer d'autres corps, ne manqueront pas de venir visiter leurs anciennes demeures.

De l'autre côté de la rivière, et presque vis-à-vis le fameux rocher dont je viens de parler, je fus témoins d'une scène touchante et qui contrastait singulièrement avec celles que je viens de rapporter. Là je trouvai le grand chef des Abbitibbites, qui, accompagné d'une douzaine de familles de sa tribu, attendait mon retour depuis deux semaines. Il y a trois ans que j'ai baptisé ce chef, ainsi que son épouse, et je ne crois pas que, parmi tous ceux de sa tribu, il y ait un chrétien plus fervent que lui. Dès qu'il aperçut notre canot, il accourut sur le rivage. Les autres le suivirent, et je n'étais pas encore débarqué que déjà ils avaient tous mis un genou en terre, me priant de les bénir. Lui aussi avant son baptême faisait la jonglerie, et il m'avoua que ce rocher que nous avions devant nous, l'avait vu bien des fois sacrifier du tabac, ou les entrailles d'un castor, au *mauvais manitou*. Tandis que nous nous entretenions ensemble sur la bonté de Dieu, sa belle-sœur, femme du second chef, préparait du poisson pour notre souper : j'avoue que ce secours venait fort à propos, car, depuis plusieurs jours, toutes nos provisions se réduisaient à quelques miettes de biscuit. J'avais

dessein de pousser plus loin cette journée-là ; mais ils me firent tant d'instances que je fus obligé de dresser ma tente parmi eux. Je passai la nuit à les confesser et à les iustruire, et ce ne fut qu'au point du jour que j'interrompis ce pieux exercice pour recommencer ma pérégrination.

C'était un samedi ; nous voulions nous rendre au fort où je savais qu'un grand nombre d'indiens m'attendaient, et nous avions plus de vingt lieues à faire sur un lac dangereux. A peine fûmes-nous embarqués, que nous vîmes les sauvages lever leur camp pour nous suivre. Il y avait parmi eux un métis canadien dangéreusement malade. Bien que je l'eusse administré, il voulut absolument qu'on le conduisît à ma suite. Comme nous étions une bonne troupe de nageurs, notre canot semblait voler sur l'eau, et nous arrivâmes au fort, le soir même. Pour ces pauvres indiens, ils furent obligés de nager toute la nuit, luttant péniblement avec un vent contraire. Quelques efforts qu'ils fissent,! ils n'arrivèrent au fort d'Abbitibbi qu'au moment où j'allais commencer le sacrifice adorable. J'y donnai le St. Viatique au malade dont j'ai parlé. Peu d'heures après il n'était plus ; mais par une coïncidence singulière, j'eus la bien douce consolation d'administrer le baptême, ce jour-là même, à sa vieille mère, qui jusqu'ici n'avait jamais voulu entendre parler de religion. Depuis plusieurs années nous avions fait auprès d'elle bien des démarches infructueuses : jamais nous n'avions pu l'amener à faire le signe de la croix. Il était réservé a Marie Immaculée d'opérer ce prodige. Oh ! que cette auguste mère a de puissance sur les cœurs ! Le père Clément, qui avait fait la mission à ce poste, six ou sept semaines auparavant, lui avait mis au cou, non sans quelques difficultés, une médaille bénite de Marie conçue sans péché. Quelle ne fut pas ma joie, en arrivant au fort d'apprendre que cette vieille infidèle témoignait depuis quelque temps, un ardent désir de recevoir le baptême ? Je volai aussitôt auprès

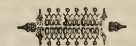
d'elle, et ma présence parut lui causer autant de joie, qu'elle lui causait autrefois de répugnance. Je la vis baiser souvent avec affection sa médaille. Elle m'avoua que depuis qu'elle la portait, elle avait toujours ressenti un grand désir du baptême et qu'elle avait peur de mourir avant mon arrivée. Je l'instruisis du mieux que je pus. Les bonnes dispositions que je trouvai en elle, ses 80 ans et l'hydropisie dont elle était attaquée ne me permettant pas de lui différer plus long-temps le baptême, je le lui administrai quelques heures avant que son fils ne rendît l'âme !....

Voilà, monseigneur, les principaux traits que j'ai pu remarquer dans le cours de ma dernière mission chez les sauvages. Je les expose simplement, tels que j'ai été à même de les voir et de les apprécier. Oh ! comme j'aurais souhaité qu'une plume plus habile que la mienne, eût entrepris de tracer le tableau des lieux que je viens de parcourir, de l'état des peuples que j'ai visités, des scènes tantôt touchantes tantôt horribles dont j'ai été témoin, ou qui m'ont été rapportées sur les lieux mêmes où elles s'étaient passées, en un mot des diverses impressions que l'âme éprouve dans de pareilles circonstances. Cette lettre n'a pas l'intérêt qu'elle devrait avoir sous le rapport scientifique et littéraire ; mais, monseigneur, outre que mon insuffisance ne me le permettrait pas, c'est pour les âmes simples et pieuses qui forment la majeure partie des associés à l'œuvre de la propagation de la foi, et non pour des savants, que j'ai voulu l'écrire. Je me suis appliqué à leur relater tous les faits que j'ai crus propres à les intéresser sous le rapport religieux. Ils voudront bien me pardonner, j'espère, la minutie de ces détails, quand ils connaîtront la bonne intention qui me les a fait écrire. Ministre du Dieu du Calvaire, *je n'ai pas jugé savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié.* Enfant adoptif du Canada, chaque canadien est devenu mon frère, et au milieu des glaces du nord, mon cœur leur est d'autant plus attaché que c'est

leur obole qui m'y conduit et m'y soutient, et que c'est par leurs prières pures et saintes qu'à notre faible voix les peuples les plus féroces deviennent doux comme des agneaux, ouvrent les yeux à la lumière, et bénissent les cœurs généreux qui leur envoient du secours. Si aujourd'hui on voit, dans ma mission d'Abbitibbi, *le loup habiter avec l'agneau, le léopard se reposer près du chevreuil, le lion et la génisse faire leur demeure ensemble, et se laisser conduire par un enfant....* (Isaie II), le même prodige s'opèrera, avec la grâce de Dieu, dans les missions de la baie et jusqu'aux extrêmités de l'Amérique du Nord. Et le missionnaire sera toujours si heureux de s'écrier en voyant ce résultat: " Ceci est dû aux prières et aux aumônes du peuple canadien !....

Daignez agréer, les sentiments du respect le plus profond avec lesquels,

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur,
De Votre Grandeur,
Le très-humble et respectueux fils en J.-C.
J. N. LAVERLOCHÈRE, ptre. O.M.J.



MISSION D'ABBITIBBI.

A Monseigneur l'Archeveque de Quebec.

MONTREAL, OCTOBRE, 1848.

MONSEIGNEUR,

CHARGÉ par Votre Grandeur de visiter les chrétiens d'Abbitibbi, je m'empresse de vous faire parvenir quelques détails sur cette chrétienté; le R. P. Laverlochère n'ayant fait pour ainsi dire que passer en juin à Abbitibbi, en se rendant à la baie d'Hudson où il doit rester jusqu'à cet automne, je me suis trouvé dans la nécessité de faire seul cette mission. Ce cher confrère s'y est cependant arrêté quelques jours en passant. Il y a baptisé huit adultes qui lui ont paru suffisamment ins truits et bien disposés; j'ai eu moi la consolation d'en baptiser onze autres, dont l'un dangereusement malade, n'a pas tardé à aller paraître devant Dieu, encore joyeux de la grâce insigne qu'il venait de recevoir; il reste encore à Abbitibbi plusieurs infidèles. On peut espérer que bientôt ils se réuniront au bercail de notre divin maître. Quelques-uns d'eux mènent une vie très-régulière et vraiment exemplaire, qui condamne hautement celle même de quelques chrétiens du même poste. C'est plutôt l'occasion que la volonté qui a manqué à ces bons sauvages pour recevoir le saint

baptême. Ils ne sont encore venus que rarement au poste où d'ailleurs ils n'ont pu se rencontrer avec le prêtre que très peu souvent.

Je dois dire à Votre Grandeur que j'ai trouvé les chrétiens de cette mission bien moins instruits et moins fervents pour leurs devoirs religieux que ceux des autres postes : ce qui provient sans doute de ce qu'ils ont été visités les derniers, et qu'ils assistent bien moins régulièrement aux exercices que les autres. D'ailleurs, ils ont été instruits dans une langue qui n'est pas tout à fait la leur : ajoutez à cela, monseigneur, que les sauvages d'Abbitibbi sont moins spirituels et moins intelligents que les autres.

Ils sont cependant plus prudents et plus prévoyants pour se prémunir contre le besoin de la faim que ceux de Témiskaming et du Grand Lac. Les Abbitibbiens, à l'époque de l'arrivée des missionnaires ont soin de faire chacun leur petite provision de poisson séché au soleil, pour pouvoir vivre pendant le temps de la mission: les sauvages de Témiskaming et du Grand Lac ne pensent nullement à ce préparatif qui paraît, certes, indispensable. Ceux-ci, pendant la mission, vivent au jour le jour; si le poisson ou le gibier vient à leur manquer, ils jeûnent, s'il le faut, jusqu'au départ du missionnaire. C'est ce que j'ai remarqué, cette année, au Grand Lac surtout. Là, malgré les provisions que le commis du poste distribuait tous les jours à quelques sauvages, j'en ai vu plusieurs qui n'ont pris aucune nourriture pendant trois et quatre jours de suite. En vain je voulais les engager à partir après les avoir confessés: "Mon père, me disaient-ils, quand tu partiras, alors seulement nous partirons ; nous voyons notre père si peu souvent, que nous ne pouvons nous éloigner quand il est ici occupé à nous enseigner la parole du Grand Esprit." L'abbitibbien, avec toute sa prévoyance, est bien loin d'être si attaché aux saints exercices: si les pro-

visions s'épuisent pendant ce temps, il laisse la mission pour chercher des provisions nouvelles; et quand reviendra-t-il au poste? peut-être quand il n'en sera plus temps. Les années donc où malheureusement le poisson est rare à l'époque qui précède l'arrivée du missionnaire, les Abbitibbiens en bon nombre ne viennent point à la mission ; ce qui est arrivé, en partie, cette année ; plusieurs, pour cette raison, ne se sont rendus au poste que sur la fin de la mission : j'ai à peine eu le temps de les entendre en confession, et je n'ai pu les instruire que très peu. Il y aurait un moyen à essayer pour mettre cette mission au niveau des autres autant que possible ; ce serait de procurer des livres à ces pauvres gens. Il faudrait pour cela faire publier un catéchisme accompagné d'un recueil de cantiques : les charmes et l'attrait du chant les engageraient tous à apprendre à lire. L'on sait le gout bien prononcé que les sauvages ont tous pour le chant, et quelle influence il exerce sur eux ; il en est des Abbitibbiens comme des autres. J'ai vu moi-même plusieurs familles sauvages ne pas craindre de faire des cinquante lieues pour avoir occasion d'apprendre de nouveaux cantiques. Pourquoi ne procurerait-on pas aux chrétiens d'Abbitibbi les mêmes avantages qu'à ceux des autres postes, qui ont à leur usage des catéchismes, des cantiques et des recueils d'écriture sainte, etc., dont ils se servent avec tant de profit. On n'a encore fait imprimer que quelques feuilles contenant les prières ordinaires et quatre cantiques.

Quand je compare, monseigneur, les missions de l'Ottawa et celles d'Abbitibbi surtout, avec vos belles missions des postes du Roi, auxquelles Votre Grandeur a procuré ces grands avantages dont elles profitent si bien, je ne puis m'empêcher d'être en quelque sorte jaloux pour mes pauvres sauvages, et de former des vœux ardents pour

que les ressources de la propagation de la foi permettent bientôt de mettre nos missions de l'Otawa au niveau de ces dernières.

Il est à remarquer d'ailleurs que ces livres sont, pour les pauvres sauvages qui ne voient le prêtre qu'une fois l'an, de la plus grande importance pour les aider à sanctifier les dimanches et les fêtes, et à bien prier tous les jours. Les sauvages Montagnais se réunissent les dimanches et fêtes pour chanter leur grand'messe et leurs vêpres ; de plus tous les jours de la semaine, quand ils sont au poste, ils vont à la chapelle faire la prière en commun ; à la suite de la prière ils chantent des cantiques ; ils peuvent ensuite partir joyeusement pour leur chasse ; nos sauvages d'Abbitibbi, n'ayant pas de livres, peuvent-ils imiter un si louable exemple ?

Quoique généralement de bonnes mœurs, les chrétiens d'Abbitibbi participent encore, pour la plupart, à la jonglerie soit directement soit indirectement : ainsi les uns aideront le jongleur à construire sa cabane, les autres viennent l'écouter débiter ses niaiseries qu'ils prendront souvent pour des prophéties. La jonglerie est donc malheureusement très-fréquente chez eux ; on fait dans ce but de grandes réunions où se trouvent les hommes, les femmes et les enfants, et cela dans des espèces de veillées que donnent les jongleurs ou les jongleuses.

Cette habitude est invétérée chez ce peuple. Quand viendra-t-on à bout de la faire disparaître ? Espérons qu'une connaissance plus ample de la religion, de ce qu'elle commande et de ce qu'elle réprouve les y fera renoncer un jour.

Il ne faut pas vous le dissimuler, Mgr., là comme ailleurs, l'ennemi du salut, cherche à faire brêche et à pénétrer dans la bergerie. La tempérance établie, il y a plusieurs années, par le missionnaire a été malheureusement violée ce prin-

temps par dix chrétiens d'Abbitibbi, qui se sont énivrés au retour de leurs chasses; cela est d'autant plus affligeant qu'un tel désordre était inouï depuis dans ce poste. Cette défection est venue en grande partie de faux bruits que quelques sauvages mal informés, ou mal intentionnés, avaient répandus à Abbitibbi ce printemps, sur la foi d'un des leurs, qui étant allé à Témiskaming à la fonte des neiges, avait dit à son retour que tous les sauvages de Témiskaming s'étaient mis à boire comme par le passé : ce qui était faux, car les sauvages de Témiskaming se tiennent toujours dans la première ferveur, depuis qu'ils ont embrassé la tempérance. Une autre excuse pour ces pauvres gens est qu'on leur offre de la boisson en abondance, tandis que quelques fois on leur refuse des provisions pour vivre. Il est encore heureux de pouvoir dire, Mgr., à la louange de ces bons sauvages, que ce goût pour la boisson ne se réveille que chez un petit nombre; quelques-uns même des coupables, me disaient, les larmes aux yeux : " Tiens. mon père, on nous ferait beaucoup plus de bien en ne nous refusant pas des subsistances, de la farine par exemple, etc., qu'en nous donnant de la boisson."

Voilà, Mgr., les principaux détails que j'ai cru devoir communiquer à Votre Grandeur sur les chrétiens d'Abbitibbi. Cette année, il est vrai, j'ai été seul pour faire cette mission, mais les sauvages ont eu tout leur temps pour s'instruire. Je passai là deux semaines entières, après y avoir attendu le retour du Révd. P. Laverlochère de la baie d'Hudson. J'appris par le retour des canots, que ce cher confrère demeurait encore deux mois environ à la baie d'Hudson, pour instruire les sauvages d'Albany qu'il a visités pour la première fois, cette année. Je laissai donc Abbitibbi le 17 juillet, et, le 30 du même mois, j'arrivais à Bytown. Un de mes

premiers devoirs à mon retour a été de transmettre ces détails à Votre Grandeur.

Daignez, Mgr, les agréer ainsi que l'hommage du très profond respect de celui qui a l'honneur d'être

Monseigneur,
de Votre Grandeur,
le très humble et obéissant serviteur,
TH. CLÉMENT, O. M. J.



MISSION DU SAINT-MAURICE·

Lettre ecrite a un pretre de l'Archeveche, par le evd. Pere Bourassa.

Bytown, 5 janvier 1849.

Monsieur,

N arrivant à Bytown, je trouve une lettre de votre part, qui renferme une aimable invitation à vous donner quelques détails sur ma mission sauvage du Saint-Maurice. Le désir que j'ai de vous obliger et de correspondre aux vues de Mgr. l'Archevêque, comme aussi l'espérance dêtre utile à quelques-uns des zélés associés de la propagation de la foi, me fait surmonter la répugnance que j'éprouve à donner encore une relation sur une mission qui a déjà épuisé les années précédentes ma verve d'écrivain, dont vous connaissez toute la fécondité ; j'entre de suite en matière.

Avant de partir pour le Saint-Maurice, je donnai une retraite de quelques jours aux ouvriers qui travaillent aux forges des Trois-Rivières. Les quelques familles de colons français qui s'étaient établies dans cet endroit, lorsque la France possédait le Canada, s'y perpétuent encore, laissant à leurs enfants leur héritage de peines et de souffrances· Demeurant à trois lieues de l'église, accablés par un travail continuel et extraordinaire, ils se trouvaient dans un besoin pressant des secours religieux que le vénérable curé des Trois-Rivières, dont le zèle égale les aimables qualités,

fut heureux de leur procurer en leur offrant mon ministère. Les bourgeois des forges eurent de leur côté la louable attention d'accorder aux ouvriers une demi-heure de plus pour leur donner la facilité d'assister aux exercices. Je disais la messe de bon matin et le soir je faisais l'exercice à sept heures et demie. Je confessais ensuite les hommes jusqu'à minuit et même jusqu'à une et deux heures; j'entendais les confessions des femmes durant le jour. Le travail paraît difficile, cependant je puis assurer que j'y ai passé quelques-unes des heures les plus heureuses de ma vie, et quand il me fut donné à mon retour de voir tant de personnes dont un grand nombre, depuis plusieurs années, se trouvaient éloignées des sacrements, s'approcher avec un recueillement et une foi admirables de la sainte communion, mon cœur, je puis le dire, surabondait de joie. Je reçus d'eux quelques ornements pour les chapelles de mes missions que mes bons sauvages contemplaient avec admiration, et pour lesquels ils garderont une longue reconnaissance. L'âme du sauvage est pure, candide; une attention le trouve toujours reconnaissant, et sa reconnaissance s'épanche en prières pour celui qui en est l'objet. Je partis des Trois-Rivières le 2 juin, après la cérémonie ordinaire du départ. Déjà depuis 4 ans que j'en suis le témoin, je devrais être accoutumé à cette touchante cérémonie; faut-il cependant vous le dire; l'impression que j'éprouve est encore aussi forte que la première fois. Les paroles évangéliques adressées au missionnaire au nom de l'Eglise, l'allocution des pasteurs que ses larmes rendent plus touchantes encore, ce peuple qui prie et confond tous ses vœux dans un seul et unique vœu, celui d'obtenir de Dieu courage et force pour le missionnaire, et enfin cette multitude de plus de 3000 âmes qui se porte au rivage, suit de ses regards le canot qui s'échappe et disparaît, et enfin le retour silencieux de toutes ces personnes qui retournent à leurs travaux ordinaires, le cœur encore plein de saintes pensées et de pures

émotions, font et feront toujours de cette scène une des plus touchantes que la foi d'un peuple puisse produire. Mon voyage se fit bien agréablement, mon cœur était content, car j'espérais encore voir sous peu de jours mes bons sauvages; toutes les œuvres de zèle et les distractions de l'année qui venaient de s'écouler n'avaient point été capables de me les faire perdre de vue. Quelques contrariétés vinrent de temps en temps rompre la monotonie du voyage, l'eau était haute, les rapides dangereux, les pluies continuelles.

Un jour je m'étais égaré, le soleil était déjà sur son déclin, et mon estomac vide depuis la veille, demandait à grand cris la nourriture. Toute mon éloquence ne pouvait lui persuader qu'il n'en avait pas besoin encore, quand tout à coup deux écureuils viennent agréablement voltiger autour de moi; je les ajuste, ils tombent, le feu pétille, je les approche de cette douce chaleur et sans plus de cérémonie je leur donne une honorable sépulture dans mon estomac. Quelle nourriture s'écriraient tous les gastronomes de Londres ! (car je suppose qu'il n'y en a point en Canada,) elle est affreuse ! ! non, délicieuse, et, s'ils veulent le savoir, je leur donne rendez-vous sur les rochers du Saint-Maurice après une journée de fatigues et de jeûne. J'arrive enfin à mon premier poste au Warmontashing. Mes sauvages me reçurent avec les démonstrations ordinaires, mais leur air embarassé me fit soupçonner qu'ils s'étaient rendus coupables de quelque faute. L'âme du sauvage est trop franche pour lui permettre de dissimuler. La famine fesait sentir ses ravages au milieu d'eux. Un poisson bouilli dans l'eau suffisait à une famille entière : heureux même celle qui le possédait. Je ne m'arrêtai pas au milieu d'eux, et je les envoyai à la chasse, me promettant de les visiter à mon retour. Les sauvages de Kikandash me reçurent avec toutes ces marques de bonheur et de dévouement qui les rendent si chers au cœur du missionnaire; et lorsqu'après avoir donné les exercices ordinaires de

la mission, je songeais au départ, je vis arriver à ma tente le chef des sauvages qui, à la tête d'une nombreuse députation, m'adressa ces touchantes paroles : " Tu nous quittes, mon père, c'est trop vite ; tu sacrifies des enfants que le bon Dieu t'a donnés depuis long-temps, et qui t'ont toujours été si fidèles, pour d'autres enfants qui n'ont ce titre que depuis quelques jours ! N'avons-nous pas partagé nos poissons avec toi ? Ne sommes-nous pas toujours tes enfants ? reste encore, nous t'en prions." Je consentis à rester deux jours de plus.

De ce second poste, je me rendis au troisième ; car je me proposais de visiter le quatrième à mon retour. C'est là que je trouvai ce bon sauvage qui m'avait si bien parlé deux jours auparavant sur les bontés et les grandeurs du Grand-Esprit. Combien il désirait mon arrivée ! ! couché dans son canot, à peine pouvait-il remuer un doigt : quand il m'aperçut la joie lui fit oublier ses douleurs, il prend ma main, la porte sur son cœur et me dit : " Mon père, quoi ! te voilà, et je meurs : est il encore temps ? puis-je encore recevoir l'eau qui purifie ?" Oui, mon fils, lui dis-je, prends courage, je commence à l'instruire, je passe plusieurs heures auprès de lui pour le disposer. Toute la nuit il répète une petite formule d'actes de foi et de contrition que je lui avais apprise la veille. Le lendemain matin, ses forces déclinaient, je cours à l'instant à lui, je le baptise, et il expire quelques minutes après. Les sauvages de ce poste sont tous infidèles à part les enfants que j'ai baptisés. Leur costume est à peu près celui des autres sauvages excepté leur cheveux qu'ils laissent croitre et qu'ils disposent comme les anciens Acadiens. Leurs mœurs sont efféminées et leur goût pour les liqueurs fortes très prononcé. Les hommes ont à peu près tous plusieurs femmes. A ces vices se joint une malproperté et une pésanteur d'esprit qui révolteraient l'âme, si on ne se rappelait qu'ils eu ont une créee à l'image de Dieu. Ils manquaient de vivres. Je ne pus donc rester que quelques jours

au milieu d'eux. Je leur distribuai des chapelets, et comme le temps était trop court pour leur apprendre le *pater* et *l'ave*, je leur faisais réciter sur chaque grain : mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et à la place du *gloria* : mon Dieu, faites que je ne boive pas ! Un d'entre eux par une vieille habitude, et consultant plus son cœur que sa mémoire faisait à mes paroles une douce courtoisie et disait : " faites mon Dieu que je boive bien." J'ai rencontrai à ce poste des sauvages de Rupert-House sur la baie d'Hudson, du lac au Brochet, et de Mestachini, qui tous ont témoigné un vif désir d'être instruits. On croit que la distance du quatrième poste à la baie d'Hudson est de 300 lieues et de 100 de Mistachini. Je n'ai baptisé que les enfants et deux adultes, la femme et la fille d'un Canadien qui n'a point vu son pays depuis 37 ans. Tous les autres, malgré les efforts de notre interprête et leur attention soutenue, n'ont pu encore être initiés à nos saints mystères. Le temps de la grâce arrivera pour eux comme pour les autres, ainsi que je l'espère.

Je partis de ce poste et j'arrivai à Warmontaching le 19. Les trois ouvriers que j'y avais laissés pour continuer le travail de la chapelle avaient si bien employé leur temps, que durant ce court intervalle, ils avaient fait le bardeau, posé le plancher et l'escalier du jubé, entouré l'église et scié une partie du bois nécessaire à la voute, ouvrage considérable dans une contrée où il fallait aller chercher le bois à deux lieues. Une chose manquait à l'édifice, un clocher : mon génie inventif en eut bientôt trouvé le plan, et ma main confectionné l'œuvre. Vous allez peut-être crier à la merveille et me placer en ligne avec le fameux artiste du clocher piramidal de Strasbourg : ma modestie se refuse à tant d'honneur, je me contente d'un rang inférieur au sien ; mais je puis ajouter avec les plus célèbres voyageurs qui vont admirer ces merveilles de l'art, qu'ils n'ont point gouté un sentiment plus vif de bonheur que nous, quand il nous fut

donné de contempler le signe de notre rédemption arboré sur la flèche du premier clocher élevé sur le Saint-Maurice. Ce travail terminé, et mes sauvages étant enfin de retour de la chasse, je commençai les exercices de la mission. Vous vous seriez cru transporté, en y assistant, dans nos vieilles paroisses: le chant, la prière, le salut, l'instruction surtout, remarquez le bien, se faisaieut avec toute la décence désirable, rien n'y manquait. Je vous ai dit, au commencement de cette relation, que l'embarras que mes sauvages avaient éprouvé à mon arrivée, m'avait donné quelque inquiétude; mes craintes se trouvaient fondées; mes sauvages avaient bu; ils n'étaient plus les mêmes, et peut-être hélas! le fruit de la mission eut été entièrement perdu pour eux sans un événement menagé sans doute par la Providence qui répara tout. Le jour de l'absolution, pendant le temps même que j'entendais les confessions, ils se tenaient sans respect dans la chapelle, contre l'usage habituel des sauvages qui y portent toujours une attention et un recueillement admirables: j'en étais désolé: je fis alors sonner la cloche, et, quand tous furent réunis, je leur parlai fortement sur les dispositions nécessaires pour faire une bonne confession: tous restèrent froids et indifférents; quelques-uns même me dérangeaint en parlant à leurs voisins. J'ôtai alors mon surplis et je quittai la chapelle le cœur gros de douleur. Quelques instans après, deux chefs, suivis de tous les autres sauvages, pénétrèrent dans ma tente et se jetèrent à genoux à mes pieds. J'étais ému et je gardais le silence, quand un des chefs me saisit la main et fondant en larmes, me dit: " Prends nous en compassion, mon père, prends nous en compassion." Je sanglotais moi même; cette position humiliante dans un sauvage me perçait le cœur et acheva de me gagner. Cette scène fit sur mes sauvages un effet magique et tous unanimement s'écrièrent: "aie compassion de nous, mon père, aie compassion de nous!" Je fis signe de retourner à l'église; je continuai à entendre leurs confessions

et le lendemain à la suite de la communion j'eus la consolation de voir tous mes sauvages s'engager dans l'association de la tempérance. Plusieurs d'entr'eux avaient résisté jusqu'alors à toutes les invitations. Je quittai ce poste, bénissant le Seigneur qui change les cœurs comme il lui plaît, et j'arrivai enfin aux Trois-Rivières le 9 septembre après 3 mois et 7 jours d'absence.

A mon arrivée, mes premières pensées et mes premiers pas se tournèrent vers mes bons ouvriers des Forges. Comme ils étaient heureux de me revoir! Nous avons bien prié pour vous, s'empressaient-ils tous de me dire. Quelques-uns s'accusaient comme d'une faute grave d'avoir manqué de dire leur chapelet pour ma conservation. De semblables sentiments, de pareilles dispositions ne pouvaient manquer d'attirer les bénédictions de Dieu sur mon ministère au milieu d'eux. Après huit jours de retraite je les vis tous s'approcher de la sainte table, à part trois hommes qui désirèrent s'éprouver un peu plus long-temps. Tous aussi se rangèrent sous la bannière de la tempérance. Les jeunes musiciens des Trois-Rivières étaient venu augmenter par leur présence la joie de cette fête et en relever la pompe par leurs pieux concerts. Dans l'après-midi je les consacrai tous à la Sainte Vierge, et le lendemain près de 40 voitures vinrent m'accompagner jusqu'aux Trois-Rivières. Là ils se rendirent chez M. le Grand-Vicaire pour lui offrir leurs remercîments de la petite retraite qu'il avait bien voulu leur procurer. Tels sont les fruits constants que la grâce de Dieu a bien voulu opérer. Je l'en bénis de tout mon cœur, et je prie en même temps pour tous ceux qui par leurs offrandes et leurs prières m'ont donné le moyen de travailler à une œuvre qui fait la consolation des hommes de zèle et de piété.

J'ai l'honneur d'être,
Monseigneur,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BOURASSA, Ptre. O. M. J.

MISSION DE PIMBINA.

Lettre de M. Belcourt, missionnaire de Pimbina, sur le territoire Americain, a Monseigneur l'Archeveque de Quebec.

Pimbina, 10 juillet 1848.

Monseigneur,

Quoique Votre Grandeur ne soit pas chargée de la partie des missions qui doivent m'occuper uniquement désormais, la reconnaissance m'impose le devoir de vous en rendre compte ; car c'est à votre charité que je dois le bonheur de pouvoir consacrer mes jours et ma vie toute entière à l'œuvre sainte du ministère apostolique, le bonheur de porter la lumière de la foi catholique dans les régions que la barbarie et l'ignorance enveloppent de leur voile ténébreux. Je dois aussi me constituer l'interprête des pauvres sauvages et déposer aux pieds de Votre Grandeur le tribut de leur profonde reconnaissance pour avoir exaucé leur demande en me permettant d'aller les instruire. Combien leur joie fut grande, et avec quelle effusion de cœur ils bénissaient Votre Grandeur, quand ils purent s'assurer que la *robe noire* venait pour se fixer au milieu d'eux ! Le premier résultat de ma mission sera de fixer en un lieu ces peuples errants, et par ce moyen de pouvoir les initier à ce degré de civilisation dont

ils sont susceptibles par la prédication de la parole divine. Déjà plus de cinq cents âmes de ceux qui ne se fixaient nulle part se sont déterminées à demeurer ici, et j'en attends plus de mille dans le cours de l'automne.

Les Mandales ont fait la paix avec les Sioux, et cet heureux événement nous donne un accès libre parmi cette grande nation, qui n'est point errante comme la plupart des autres et qui se rapproche le plus des peuples civilisés par ses mœurs et par son intelligence. Ce pauvre peuple désire l'instruction chrétienne, et je leur ai fait savoir que nous avions pris des mesures pour leur procurer des missionnaires qui leur apprendraient la volonté du maître de la vie. Un jeune métis, chrétien fervent, va passer l'hiver au milieu d'eux, pour se perfectionner dans leur langue, et nous servir d'interprête.

En retournant dans ma mission par la voie des Etats-Unis, je fis connaissance avec un agent du Gouvernement, qui m'a témoigné le plus grand intérèt en faveur de ma mission. Il écrivit immédiatement une lettre au secrétaire du Gouvernement, pour l'engager à acheter des sauvages un certain lot de terres sur la ligne frontière, afin d'y envoyer des troupes, à l'imitation du Gouvernement britannique, et empêcher par ce moyen toute empiétation sur le territoire américain. Il m'assura qu'il était certain de l'effet de sa lettre.

Déjà les autorités américaines ont envoyé des explorateurs géologistes pour reconnaître les avantages du pays, les facilités de transport, et dresser une carte fidele de ces contrées. Ils sont venus dans nos montagnes de Pimbina, et en ont emporté différents spécimens de minéraux. Ils y ont découvert des mines de fer qui seront d'un avantage inappréciable dans ce pays où tous les instruments d'agriculture et le fer en particulier coûtent si cher.

L'agent du Gouvernement doit venir cette au-

tomne ou au printemps pour traiter de l'achat des terres avec les sauvages; et aussitôt ce marché conclu, des troupes seront expédiées pour la garde de la frontière. Il m'a promis qu'une somme sera destinée aux missionnaires catholiques pour leur soutien au milieu des sauvages, et une autre pour les écoles. Il m'a prié de correspondre avec lui, m'assurant de tout son crédit auprès du Gouvernement. Comme je me disposais à faire l'acquisition d'une petite presse, il me dit qu'il m'aiderait à m'en procurer une plus convenable, ajoutant: "*une presse est d'une importance capitale pour l'agrandissement d'une place.*"

Je ne parle presque pas d'autre langue ici que la langue sauvage, et je fais le catéchisme à un grand nombre d'infidèles et de pauvres ignorants qui semblaient ne devoir jamais apprendre le chemin du ciel.

Je suis encore occupé à me bâtir une petite maison, et en attendant nous célébrons la sainte messe dans une cabane d'écorce d'orme. Que Jésus est grand sous ce réduit misérable ! qu'il est miséricordieux au milieu de ces hordes vagabondes qui vont devenir ses enfants soumis !

Je recommande cette pauvre et naissante mission à vos ferventes intercessions auprès du Père des lumières. Oh! Monseigneur, combien d'âmes qui aimeraient Dieu et le serviraient avec constance, si elles avaient le bonheur de le connaître! Hélas ! il fut un temps où les bords aujourdhui verdoyants et fortunés du fleuve St. Laurent, étaient couverts d'épaisses forêts ; et lorsque nos pères venus de la belle France, abattirent les arbres pour se faire des cabanes, ils bénissaient les missionnaires qui leur apportaient les consolations célestes, et les encourageaient dans les rudes épreuves de leur nouvelle patrie. Leurs enfants aujourdhui recueillent les fruits précieux de cette civilisation que le prêtre avait semés dans ces terres. Que serait le Canada si le saint évangile

n'avait pénétré à travers ses forêts et ses lacs pour y porter sa douce lumière, et ses immenses bienfaits ? Les années s'écoulent, et les habitants des contrées sauvages que j'évangélise aujourd'hui devront au Canada ce que le Canada doit à la France, et la croix de Jésus-Christ plantée aujourd'hui sur la propriété du pauvre sauvage, étendra ses bras sur des régions plus éloignées pour les sauver.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre-très humble et très-obéissant serviteur,

G. A. BELCOURT, PTRE.



MISSION DE LABRADOR.

Lettres de M. l'Abbé Desruisseaux, missionnaire de Carleton.

CARLETON, 28 october, 1848.

MONSEIGNEUR,

C'EST un devoir bien agréable pour moi, celui de déposer aux pieds de Votre Grandeur le récit de mes travaux évangéliques sur la côte du nord, appelée Labrador. Bien que cette partie de la vigne du Seigneur ne soit point renfermée dans les limites de votre diocèse, elle est habitée par des canadiens-français, et sous ce seul point de vue elle mérite d'être l'objet de votre tendre sollicitude. Elle le mérite sous un autre rapport, c'est qu'étant éloignée de Terreneuve dont elle fait partie pour tout ce qui concerne la desserte religieuse, elle n'en peut recevoir que de bien faibles secours, et dans son isolement elle soupire vers le Canada où sont toutes ses affections et ses espérances.

Le 16 juin 1837, après avoir offert au ciel la victime sans tache, et placé mes chères ouailles sous la protection de la Reine des Anges, je pris passage à bord d'un bâtiment pêcheur qui se dirigeait vers la côte du nord, ayant pour capitaine un protestant, fort honnête homme, qui eut pour moi des égards et des soins délicats dont je con-

serverai le souvenir. Le vent nous ayant été propice, le 19, avant le coucher du soleil, nous entrions dans le hâvre du *Petit Cassa-boisé*, douze milles à l'ouest de Mascouaro, et à trente-six de la *Romaine*, premier poste de ma mission. Ce hâvre est un des plus beaux de la côte du nord. Là j'eus le plaisir de rencontrer le Rév. P. Durocher et son collaborateur le Rév. P. Clément qui revenaient de Mascouaro.

Après plusieurs jours d'attente, le vent devint favorable et nous hissâmes de nouveau les voiles pour gagner le *Petit Mécatina*. La traverse fut lente, et je pus à loisir méditer mûrement sur le saint objet de mon voyage. Je voyais devant moi une terre sur laquelle le sang de la victime adorable allait couler pour la première fois. J'y voyais de mes compatriotes que les vicissitudes de la fortune y avaient entraînés, et qui peut-être avaient laissé s'éteindre en eux ce flambeau divin de la foi de leurs pères habitants les rives du St. Laurent, et contracté les vices que l'ignorance et l'abandon entraînent inévitablement à leur suite. Comment accueilleront-ils ce compatriote qui vient les troubler dans cette indifférence où ils aimeraient peut-être à demeurer, parce qu'elle ne leur demande aucun sacrifice ? Mais abandonnant bientôt ces sinistres pressentiments, il me semblait que le ciel allait répandre les plus abondantes bénédictions sur une entreprise faite sous ses auspices. Je voyais les pêcheurs depuis long-temps oubliés, se prosterner dans le tribunal sacré, et répandre d'abondantes larmes au récit de leurs profondes misères. Puis la miséricorde divine éclairant et purifiant leurs âmes, je bénissais le ciel, et le bonheur inondait mon cœur. Je croyais entendre la voix de tant de mères qui m'appelaient pour régénérer leurs enfants dans les eaux saintes du baptême ; j'étais heureux d'aller distribuer le pain de vie à tant d'âmes affamées de cette sainte nourriture et qui la demandaient en vain depuis si long-temps.

Enfin le 24 je touchais cette terre du *Petit Mécatina*, et j'allais me trouver au milieu de mon troupeau. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je reconnus dans ceux que je m'étais figurés sous de sombres couleurs, des gens pleins de civilité, qui m'accueillirent avec la joie la plus vive, retraçant dans leurs discours et dans leurs manières cette belle et aimable simplicité, qui est l'héritage précieux de leurs ancêtres ! Je me croyais dans ma chère paroisse natale de Sainte-Croix où la charité, la bienveillance et la politesse me souriaient et m'accablaient de douces prévenances.

Le lendemain, après une messe d'action de grâce et une instruction inspirée par la circonstance, je quittai ce lieu pour y revenir, et je pris passage pour la *Romaine*, sur une berge, vu qu'il n'y a pas de chemin dans ce pays pour communiquer d'un poste à l'autre. Dans la saison de l'hiver, les habitants se servent de six ou huit gros chiens attelés sur une *traîne* de planche amincie, qui les transportent à de grandes distances avec une vitesse étonnante. Je visitai donc par eau les différents postes de ce vaste littoral, et partout je fus reçu avec toutes les prévenances que peut inspirer l'amour d'une religion sainte, gravée au fond du cœur par l'enseignement maternel.

Je remarquai, avec le sentiment d'un juste orgueil national, le caractère généreux et hospitalier des habitants de cette côte. On dirait une même famille, dont les membres ne sont guidés que par la même pensée, l'intérêt commun. Quelqu'un se trouve-t-il avoir épuisé ses provisions, il ira avec toute sa famille chez son voisin, s'y nourrira au pot commun, douze et quinze jours, en attendant que la providence vienne à son secours. C'est un service, disent-ils, que nous nous rendons mutuellement. Le maître d'un poste s'absente-t-il pour quelques jours, il laissera la porte de sa maison ouverte, et même, s'il sait écrire, il marquera sur un papier déposé sur la table l'en-

droit de la maison où le voyageur trouvera les rafraichissements nécessaires. Oui, rien de plus beau et de plus fraternel que leurs rapports mutuels, spécialement dans les postes de l'ouest, presque exclusivement occupés par des canadiens. Il m'est arrivé à moi-même, d'entrer avec ceux qui m'accompagnaient dans des postes dont les maîtres étaient absents. Sans attendre leur retour, nous conformant à l'usage reçu, nous nous servions copieusement ; et nos hôtes étaient-ils de retour avant notre départ, ils ne manquaient pas d'exprimer leurs regrets, quand quelques objets plus délicats avaient échappé à notre œil scrutateur.

On serait porté à croire que l'isolement et le manque de secours religieux, auraient produit parmi cette population leurs tristes fruits, l'indifférence pour le salut, et la corruption des mœurs. Dieu a veillé sur ce faible troupeau, et peut-être qu'en récompense de sa douce hospitalité il a éloigné l'ennemi du bercail, et conservé miraculeusement le dépôt précieux de la foi et de la sainte morale catholique. Là comme ailleurs le monstre de l'ivrognerie a fait des victimes, mais les fruits de la belle société de tempérance établie dans toutes les paroisses ont germé pareillement sur le sol aride de Labrador, et la parole divine n'est pas tombée dans un champ stérile. En général, j'ai éprouvé de grandes consolations dans l'exercice du saint ministère en ces lieux où il y a comme ailleurs des âmes d'élite, et où la grâce de Dieu fructifie abondamment.

Le littoral que Votre Grandeur m'avait chargé de visiter est habité par 43 familles catholiques, dont quatre chefs sont protestants, et soixante-dix engagés canadiens disséminés dans les différents postes, pour la pêche au loup-marin pendant l'hiver, et pour la pêche au saumon et à la morue pendant l'été. Le total de la population catholique est d'environ 260 âmes, dont une vingtaine n'a pas été regénérée dans les eaux du baptême. Plusieurs adultes sont de ce nombre.

Les habitants de la côte du nord sont tout à la fois pêcheurs et chasseurs suivant les saisons. Dans les postes situés à l'ouest de Bonne-espérance, la pêche au loup-marin commence à la pleine lune de décembre et dure trois et quelques fois quatre semaines. Ce singulier poisson se prend comme à Québec on prend le saumon, c'est à-dire, avec des filets. Ces animaux suivent invariablement la route que leur instinct leur désigne d'après la natuıe des fonds de la mer. Le pêcheur a bientôt connu le lieu du passage, et il forme avec sa tenture une espèce d'enclos ayant une entrée libre à l'endroit précis où le poisson doit passer. Il place sous l'eau un filet très-fort qu'il soulève au moyen de cabestans, s'il est assez heureux pour qu'une quantité de loups-marins se soient emprisonnés dans l'enclos décrit plus haut. Alors on les effraie par des décharges de mousqueterie, pour les faire *emmailler* dans le filet. Cette pêche est très-lucrative, lorsque la rigueur de la saison ne force pas les pêcheurs à gagner le logis.

Le reste de l'hiver est employé à la chasse des martres, des loutres et des renards dont les fourrures sont très-recherchées.

Une immense quantité d'œufs de différents gibiers devient une ressource précieuse pour les habitants de ce pays pendant l'été. Il est une île au près du *Gros Mécatina*, où l'on pouvait il y a quelques années recueillir quinze à vingt quarts d'œufs chaque jour. Aujourd'hui le gibier s'éloigne et diminue par la rapacité de certains spéculateurs de la Nouvelle-Ecosse qui chargent d'œufs sept et même huit bâtiments chaque été, et empêche ainsi l'espèce de se propager.

La côte du nord est le rendez-vous d'une foule de bâtiments pêcheurs venant de Jersey, de France, et plus particulièrement des Etats-Unis. La morue y est en si grande quantité, que le fond de la mer en est pavé, et que souvent on la voit se jouer

sur l'eau et chasser l'éperlan avec une telle voracité quelle vient s'échouer sur le rivage.

L'aspect de cette côte est des plus variés : tantôt c'est un rocher escarpé qui élève sa pointe vers les nues, tantôt c'est un ravin qui sépare des monticules formées de quartiers de rochers entassés les uns sur les autres. Ici c'est une pointe qui s'avance dans la mer comme pour braver ses fureurs ; plus loin c'est une anse formée par un groupe d'îles formant une espèce de lac, que les habitants de ces lieux appellent *lac salé*. La rive est bordée d'une multitude d'îles qui se succèdent à l'infini ; tellement que le voyageur qui les aperçoit de la haute mer croit voir la terre ferme. Le nautonier étranger qui aurait la témérité de s'y engager risquerait de s'égarer comme ferait un chasseur dans une forêt. La stérilité désolante de ces parages présente un triste contraste à l'œil habitué à contempler les rives verdoyantes du St. Laurent. A peine y voit-on ça et là quelques arbres rabougris que la terre avare semble produire à regret dans les fentes des rochers. Nulle verdure, nulle trace de culture, si ce n'est à l'entrée de quelques rivières, ou dans le fond de quelques anses où l'on cultive des légumes.

Pour espérer des fruits plus abondants d'une mission régulière en ces postes, il faudrait pouvoir assembler la population dans des chapelles convenables et non dans les appartements trop retrécis des maisons particulières, où l'on ne peut célébrer les saints offices, faire les instructions, administrer les baptêmes et autres sacrements, entendre les confessions, qu'au milieu de la foule compacte de personnes avides de profiter des grâces de la mission. C'est au milieu de ces embarras que j'ai eu la consolation d'admettre cinquante personnes à la table sainte, dont plusieurs pour la première fois, de célébrer huit mariages et de recevoir une abjuration, avec l'espérance de plusieurs autres à la prochaine mission. Il faudrait bâtir une chapelle au *Petit Mécatina*, une à *La tabatière* et une

autre à *l'Anse aux dunes.* Il faudrait des ornements, des calices, des objets indispensables pour le culte divin. La population des ces lieux mérite une attention particulière, et se montre digne de la bienveillance des supérieurs ecclésiastiques. Amis zélés de la propagation de la foi, votre aumône tombe ici dans un champ fertile, et la reconnaissance de ces bonnes âmes, et leurs prières ferventes vous obtiendront pour vous et pour vos familles et tous vos parents la rosée bienfaisante des bénédictions célestes.

F. Desruisseaux, Ptre.

En traçant ces lignes où se peignent la candeur et la douce piété de son âme, M. l'abbé Desruisseaux ne prévoyait point que Dieu dût si tôt l'enlever de ce monde encore à la fleur de son âge, pour le couronner dans l'éternité. Toujours animé d'une charité vive envers son troupeau, il avait rempli sa course sacerdotale et mérité de mourir victime de son zèle. Le ciel l'avait doué d'un caractère plein de douceur, d'un esprit pénétrant et d'une franchise aimable, qui le rendait cher à tous ceux qui ont pu le connaître et l'apprécier. Tout dévoué aux fonctions sacrées de son ministère, il travaillait au salut des âmes avec un succès qui remplissait son âme des plus douce consolations. Depuis près de cinq années il évangélisait cette partie de la Baie des Chaleurs dont Carleton est le centre. Il sut constamment s'attirer le respect et l'affection de son troupeau, et il en faisait le bonheur. Cependant son cœur si religieux et si plein de charité le presse d'aller sur les côtes sauvages du nord, porter les secours et les consolations de la religion à une population abandonnée et composée en grande partie de canadiens-français vivant de chasse et de pêche. Cette partie de Labrador appartient au diocèse de Terreneuve, et le diocèse de Québec pouvant à peine suffire à des besoins infinis, ne pouvait guère que jeter un œil de compassion sur ces pauvres colons que la fortune a relé

gués en dehors de ses limites. L'abbé Desruisseaux voit sur ces côtes délaissées des compatriotes, des enfants de la grande famille catholique, qui portent leurs yeux baignés de larmes vers le Canada leur patrie, et qui demandent le secours des sacrements et la nourriture divine de l'instruction religieuse dont il sont privés depuis si long-temps. Il sollicite donc auprès de ses supérieurs et obtient la permission de quitter pour quelque temps son troupeau, afin de voler au secours de ces malheureux, et s'embarque sur un vaisseau pêcheur. En arrivant sur les côtes de Labrador il se voit entouré de ces attentions delicates et empressées qu'inspire la reconnaissance ; il est reçu comme l'envoyé du ciel, son cœur nage dans la joie ; sa présence est une source de bénédictions, de bonheur et de salut pour les bons habitants de ces lieux.

De retour à Carleton, il continue ses travaux évangéliques en méditant une nouvelle mission sur les côtes de Labrador pour l'année suivante. Cependant une maladie contagieuse fait des victimes nombreuses dans cette partie basse de la Baie des Chaleurs. La providence attendait ce moment pour couronner dignement une vertu sans nuages. En prodiguant ses soins aux victimes de la contagion, il en devint lui-même victime. Il vit arriver sa fin avec joie et confiance, et expira, muni de toutes les consolations de la religion, le 23 novembre, 1848.

MISSION DE VANCOUVER.

Lettre de Monseigneur de Vancouver a un pretre de l'Archeveche.

Mon cher Monsieur,



es tristes prophéties que vous me faisiez sur mon avenir, dans vos correspondances avec moi, ne se sont, hélas! que trop réalisées. La connaissance que j'ai acquise de mon insuffisance et de ma faiblesse, ne m'aurait jamais permis de prendre au sérieux vos prévisions invraisemblables, si la Providence qui opère souvent de grands résultats avec de faibles moyens, n'avait pris plaisir à confondre mes idées et mes projets. Combien fut amère la peine que je ressentis au fond de mon âme, quand au mois de mai 1847, une lettre de Monseigneur l'archevêque d'Orégon-City, alors voyageant en Europe pour l'avantage de ses immenses missions de la Colombie, m'annonça qu'il avait plu à Sa Sainteté Pie IX, de me nommer au nouvel évêché de l'Isle de Vancouver, en me chargeant en même temps de deux autres nouveaux diocèses, celui de la Princesse-Charlotte et celui de la Nouvelle-Calédonie.

En partant pour l'Europe, Monseigneur Blanchet ne m'avait pas communiqué ses projets, et j'étais loin de soupçonner qu'il songeait à former une province ecclésiastique de cette immense contrée où la civilisation n'a qu'à peine commencé

son œuvre; encore moins que sur les huit diocèses qui devaient la composer, trois dussent me tomber sur les épaules. Quels sont donc les moyens que la Providence a mis en mes mains pour élever de si vastes édifices au milieu de ces pays déserts et sauvage? La pauvreté, le dénûment, et sans doute la protection divine. C'est ainsi que Dieu montre sa puissance et se plaît à confondre l'orgueil humain. Mais, nous pauvres instruments, ne devons-nous pas trembler de donner à ses œuvres étonnantes le concours de notre faiblesse?

Devais-je accepter, ou refuser le fardeau si lourd de l'épiscopat? Effrayante question que je n'osais résoudre! La vocation divine semblait bien à la vérité se manifester visiblement, mais en descendant en moi-même, j'y trouvais de puissantes raisons de croire que le pouvoir redoutable et les obligations immenses de la haute dignité épiscopale, associés à ma faiblesse, ne produiraient que de mauvais fruits dans le champ du Seigneur, et consommeraient peut-être mon malheur. Oh! que j'aurais été heureux d'entendre une voix d'en haut qui m'eût dit: retourne aux durs travaux de l'apostolat dans les plaines glacées de la Baie d'Hudson, ou sur les bords du Saint Laurent, pour y occuper le plus humble des postes parmi les chers confrères du Canada. Je dus, cependant, imposer silence aux trop vives reclamations de la nature, attendre avec patience le retour de Mgr. l'Archevêque encore voyageant en Europe, et puis enfin écrasé sous le poids de mille soucis dévorants, offrir sur l'autel de la sainte obéissance, le dévouement de tout mon cœur à la sainte Eglise de Jésus-Christ, le repos de ma vie et tout mon être, pour le salut des âmes.

Je choisis donc pour le jour de mon sacre la fête de saint André apôtre, le 30 novembre. Oh! si je ne mérite pas de verser mon sang comme ce grand saint pour mon divin maître, puis-je au moins embrasser avec joie et souffrir avec patience les croix, les peines et les tribulations qu'il lui

plaira de m'envoyer. Pourrais-je dire les émotions de mon cœur et ler sentiments divers qui vinrent l'assiéger en ce jour. Je n'avais plus qu'un pas à faire, et j'allais cesser d'occuper dans l'Eglise le rang d'humble prêtre que j'avais désiré et auquel je regardais comme une insigne faveur que le Seigneur eut daigné m'élever. Encore quelques instants et j'allais courber mes épaules sous un fardeau bien trop pesant. Mes amis se réjouissaient et me félicitaient, et je gémissais amèrement, j'étais en proie à d'accablantes pensées et à d'ineffables angoisses.

Monseigneur l'Archevêque fut le consécrateur. Une grande foule prenait part à ce spectacle touchant. Sans parler des enfants du pays pour qui cette cérémonie si grande avait le charme de la nouvauté, un bon nombre de canadiens y assistaient avec émotion, priaient le ciel de bénir leur pays d'adoption comme il bénit leur pays natal.

Après le chant du *Te Deum*, une consolation m'attendait bien douce et bien capable de donner un autre essort aux émotions de mon âme. J'administrai le sacrement de la Confirmation à un vénérable vieillard que j'avais instruit quelques jours auparavant et reçu au sein de notre mère la sainte Eglise catholique.

Me voici donc chargé de plus de trente mille sauvages plongés pour la plupart dans les ténèbres de l'infidélité, et je n'ai pour co-opérateurs que deux prêtres qui ont commencé un petit établissement dans la Nouvelle-Calédonie, à la tête du grand lac Okanagan, d'où ils partent pour parcourir ce vaste territoire que j'eus le bonheur de visiter le premier en 1844, et où je compte environ deux mille chrétiens.

L'isle de Vancouver qui doit être le lieu de ma résidence a cent lieues de longueur, et sa plus grande largeur n'en excède pas quarante. L'extrémité sud fait face au détroit Juan de Fuca ; la partie la plus rapprochée de la terre-ferme laisse

un passage de six lieues dans le détroit de Georgie. Cette isle offre le port le plus sûr de tout l'océan pacifique depuis la baie de Francisco dans la Californie. Si l'on en excepte l'extrémité nord qui est rocheuse et plus élevée, partout le terrain, qui se compose de prairies et de touffes de bois, y est propre à l'agriculture. La compagnie de la Baie d'Hudson y éleva un fort en 1842, qu'on appelle Victoria, et elle y cultive une immense ferme où elle entretient un grand nombre d'animaux. Elle devait, à mon départ de l'Orégon, commencer les travaux d'un moulin à scie, puis sans doute d'un moulin a farine. Les bois les plus communs dans cette isle sont le chênc et le sapin. La population se compose de dix mille sauvages tous infidèles, excepté quelques centaines d'enfants qui furent baptisés en 1843 par M. Bolduc, le seul missionnaire qui ait encore visité ce pays.

Voilà donc le vaste champ que la Providence confie à mes soins actifs. Il me faut quitter pour toujours mes premières brebis de la Colombie et de la Nouvelle - Calédonie, perdre le souvenir de plusieurs langues que j'avais apprises avec tant de peine, et poser la première pierre d'un édifice nouveau qui n'attend que des bras vigoureux pour s'élever majestueusement au milieu des flots de l'immense océan. Mais c'est bien ici que je puis dire: *messis multa, operarii pauci.* Les ouvriers manquent, les moyens matériels manquent: daigne le Seigneur y pourvoir !

A la vue des besoins pressants de ma situation, je conçus l'idée d'entreprendre le long et pénible voyage du Canada et aussi de l'Europe. C'était en Europe que je devais me rendre d'après un premier arrangement, lorsque j'appris qu'une révolution venait d'éclater en France, et menaçait le vieux monde d'un bouleversement général. Je me dirigeai donc vers mon cher pays, sans le quel je n'osais compter beaucoup, mais où la divine Providence m'a ménagé des secours qui témoignent au plus haut point la charité de ses habitants,

et qui me pénètrent de la plus vive reconnaissance.

Pour me rendre en Canada par la voie de la navigation, il m'eut fallu attendre le vaisseau de l'automne, et retarder de six mois mon départ, que je devais hâter pour mille raisons. Je me décidai donc à faire le trajet par terre, et à franchir encore une fois ces fameuses montagnes de roches que j'avais traversées dans l'automne de 1838. L'immense quantité de neige amoncelée pendant l'hiver sur ces vastes montagnes, rend l'usage des chevaux impossible pour les franchir dans la saison du printemps, et on ne saurait jamais dépeindre les peines inouies que doit supporter le voyageur dans cette saison de l'année. Il faut remonter d'abord le fleuve Colombie avec ses cascades, ses dalles et ses mille rapides, l'espace de deux cent cinquante lieues, et l'on est alors au pied des montagnes rocheuses, au poste que l'on appelle le campement des berges. La mort avec ses horreurs se présente sous toutes les formes au voyageur effrayé, pendant tout le cours de cette navigation. Souvent l'on arrive à pleine voile au pied d'un rapide parsemé de pointes de rochers dont quelques-unes ne sont qu'à fleur d'eau. Le vent capricieux cesse, le torrent entraîne la frêle embarcation ; le pilote pousse un cri aigu : ramez, ramez ; vains efforts, aucune force ne saurait résister à l'impétuosité du courant : la berge va se heurter de côté sur une pointe de rocher cachée sous l'eau ; elle penche, elle va se renverser ; un effort instinctif de l'équipage la ramène sur l'autre côté avec une telle force qu'elle se crêve sur une roche et l'eau entre comme un torrent par l'ouverture. On bouche le passage de l'eau au moyen d'une couverte, on saisit les rames, et après quelques minutes d'une lutte sublime, l'on est sur le rivage agenouillé pour remercier le ciel du miracle qui vient de s'opérer. Je me suis trouvé dans ce péril extrême, et je n'en perdrai jamais le souvenir. Je demeurai une fois sur la pointe d'un rocher au milieu du fleuve, pendant que la berge conduite au rivage au milieu de mille dangers, y

recevait des réparations indispensables pour affronter de nouveaux dangers. Que d'angoisses, que de serrements de cœur l'on éprouve en ces circonstances ! Cependant, l'âme toujours en suspens entre la vie et la mort, entre la crainte et l'espérance, arrivée enfin au terme du voyage, se livre aux transports d'une reconnaissance sans borne envers Dieu, et ainsi elle trouve dans ces rudes épreuves une source abondante des plus pures jouissances de la foi.

J'étais parti du fort Vancouver le 20 mars, et j'arrivais le 4 mai au campement des berges. Avec quelle joie je mis pied à terre, et bénis celui qui m'avait sauvé de tant de dangers ! C'était à 8 heures du matin. Le bagage est reparti entre les voyageurs, chacun doit porter cinquante livres au moyen d'une bande de cuir placée sur son front : on chausse la raquette et l'on est en route. Bientôt un marais couvert d'eau par la fonte des neiges nous arrête un instant. Mais comme il faut avancer, nous traversons ce marais d'environ vingt arpents dans l'eau jusqu'aux genoux, et l'on entre dans un bois pour y faire du feu, se rechauffer et y faire sécher les chaussures, puis y passer la nuit. Un prélat est étendu sur la neige, on se couvre d'une couverte, et l'on dort d'un profond sommeil à la belle étoile.

Le jour suivant il fallait reprendre la raquette pour toute la journée. Nous passâmes par un immense bas-fond qui se couvre d'eau à la fonte des neiges, et nous en eûmes pour deux jours de marche. Une petite rivière qui se précipite des montagnes, traverse plusieurs fois le ravin par ses milles sinuosités ; le second jour nous condamna à la traverser six fois. Pour cette opération pénible on déchausse la raquette et l'on se prend tous par la main, afin de pouvoir se soutenir contre la violence du torrent. Si après avoir voyagé tout le jour dans la neige et dans l'eau glacée, le voyageur avait l'espoir de trouver un coin de terre sèche pour s'y reposer, il serait heureux. Mâis il n'aura que la

terre humide ou gelée, ou la neige pour lui servir de lit.

Le jour suivant nous avions à gravir une montagne énorme que l'on appelle la Grande Côte. La hauteur de cette colline est de cinq bons quarts de lieue presque perpendiculaire. Le voyageur la contemple avec effroi, car il n'arrivera au sommet avec son fardeau sur le dos que tout couvert d'abondantes sueurs. Du pied de cette montagne le terrein s'élève graduellement jusqu'à la hauteur des terres où la neige atteint une profondeur de trente pieds. J'étais là le 7 mai dernier, à onze heures du matin, par une élévation de plus de 12000 pieds au-dessus de l'océan pacifique, et à quatre heures du soir je marchais sur la terre sèche à l'est de ces énormes montagnes.

De la hauteur des terres on chemine dans la direction d'un défilé très-étroit, bordé de rochers nus qui se présentent sous mille formes diverses, et dont la hauteur est évaluée à cinq ou six mille pieds. Dans une lacune formée par une interruption entre ces rochers coupés perpendiculairement, se trouve un glacier qui n'a pas moins de quatre cents pieds de hauteur Ces glaces sont de date immémoriale et ne fondent jamais. En entrant dans cette vallée étroite nous avions abandonné nos raquettes à la voracité des loups et des renards, suivant la coutume, et nous étions heureux de poser le pied sur un terrain solide.

Le 10 mai, je traversais la rivière Arthabaska vis à vis le fort Jasper, d'où l'on nous avait envoyé des chevaux. Enfin donc les montagnes sont franchies, et l'on a parcouru trente lieues des plus pénibles en six jours, trajet le plus prompt qui se soit fait encore : le temps ordinaire est de huit jours et même plus. Le jour suivant une berge est lancée à l'eau, les flots de l'Arthabaska l'emportent avec rapidité, les montagnes rocheuses s'effacent à nos yeux, et dans une descente de deux jours et demi l'on parcourt une espace que l'on met dix-sept jours à monter pour arriver au fort Jasper.

Nous étions au fort Assiniboine. De là nous faisons un portage de cinq jours à pied, car nos chevaux sont si maigres que nous ne pouvous nous résoudre à les monter. Nous arrivons au fort Edmonton où j'ai le bonheur de passer six jours de repos avec un ancien et bien cher compagnon de mission, M. Thibault, maintenant missionnaire du Lac Ste. Anne, à trois cents lieues dela Rivière-Rouge.

Le 24 mai, la brigade des voyageurs de la compagnie se composait de vingt-six grandes berges chargées de riches pelleteries, nous accueillait avec sa bienveillance ordinaire. Elle descendait rapidement la grande rivière du Pare, lorsque tout-à-coup un détachement de sauvages Pieds-noirs à cheval, armé de toutes pièces, se fit apercevoir à peu de distance sur la côte. Le reste du camp se composait de deux mille guerriers qui s'étaient mis en campagne pour exterminer les Cris, et les balayer, disaient-ils, de dessus la face de la terre. On connaît la férocité et la barbarie des Pieds-noirs. M. Harriot qui fait la traite avec eux depuis une cinquantaine d'années, et qui jouit d'une grande considération parmi eux, donna l'ordre aux berges de gagner terre, et fit cacher sous des peaux de buffle quelques Cris qui se trouvaient parmi les engagés, afin de les soustraire à la hache des Pieds-noirs. Il alla ensuite droit à eux et leur offrit le calumet. Tous s'assirent par terre, excepté un jeune guerrier qui, monté sur son fier coursier, ne cessait de chanter guerre. Il se laissa cependant adoucir et dit au bourgeois: " Parce que c'est toi, je prendrai le calumet, et pour te prouver que mon cœur est bon, tiens, voilà mon meilleur cheval, je te le donne, emmène-le pour ta fille."

Arrivé le 4 juin au petit fort Carleton, je pris la résolution de me séparer de la brigade et de me rendre à la Rivière-Rouge à travers les prairies, afin de voir pour la dernière fois de ma vie le digne évêque du Nord-Ouest. Deux cents lieues

me restaient à parcourir pour y arriver. J'engageai un métis qui m'était recommandé comme un guide sûr, et deux autres métis qui ne connaissaient pas mieux que moi la route qu'il fallait suivre. Une charette portait le bagage et les provisions consistant en un pimican de la plus mauvaise espèce, dans la composition duquel on avait fait entrer des cerises à grappes écrasées. Cette nourriture détestable me causa une révolution d'entrailles qui faillit me conduire au tombeau. Destitué de tout secours humain, j'eus recours au ciel, et me condamnai à la diète la plus sévère. L'eau que nous avions à boire était pareillement de nature à engendrer de sévères maladies. Nous n'avions que l'eau croupie de quelques étangs ou marais remplis de milliers de petits insectes. Il fallait la couler à travers un coin de couverte pour s'en abreuver, en fermant les yeux pour ne pas voir combien elle était dégoûtante.

A cet état de malaise et d'inquiétude se joignit bientôt l'appréhension de mourir de faim dans ces immenses déserts. "J'ai perdu le chemin, me dit le guide effrayé; je ne sais plus où j'en suis." Je demeurai stupéfait, et accablé à l'idée de me voir au milieu de ces prairies sans savoir comment j'en pourrais sortir. Avoir recours à ma bonne mère et prier mon ange gardien d'être pour moi comme pour Tobie un autre Raphaël, était mon unique consolation et ma dernière ressource; puis je me jette à l'aventure dans les prairies. En avant, criai-je, mes compagnons, nous prions en marchant, et mes yeux errent sur la plaine par la crainte où je suis de rencontrer quelques partis de sauvages qui auraient pu nous piller, et peut-être nous massacrer. Mes craintes ne tardèrent pas à se réaliser, et bientôt l'on aperçut à une faible distance une troupe sinistre de sauvages qui nous fit tressaillir. Mon guide saute à l'instant sur le moins mauvais de nos chevaux, et part au galop pour aller s'assurer des dispositions de leurs esprits. Nous le suivons des yeux avec inquiétude,

et bientôt nous le voyons aborder la troupe redoutable des sauvages et leur donner la main en signe d'amitié. C'était des Sauteux de qui nous n'avions rien à craindre.

La Providence me réservait d'autres épreuves, et bientôt de nouveaux embarras vinrent arrêter notre course pénible. L'essieu de notre charrette se rompit dans un endroit où l'on ne pouvait espérer trouver un morceau de bois pour en fabriquer un autre. Qu'allons-nous devenir? C'est la question de part et d'autre. A trois milles de distance, sur le bord d'un lac salé, un petit tremble tortu et sec vint ranimer nos espérances. Mais jusqu'où irons nous avec ce bois défectueux et sans force, dans ces parages rabotteux et pleins d'ornières. O Marie, ma bonne mère, *monstra te esse matrem;* faites que cette essieu résiste à la charge jusqu'au lieu où l'on puisse en trouver un meilleur. Je commençai une neuvaine au très-saint et immaculé cœur de Marie, et plein d'espérance je reprends ma route à travers les prairies. O protection admirable de Marie! Cet essieu supportant une charge de cinq cents livres dura six jours entiers, et quand il se brisa nous en avions préparé un autre meilleur d'un bois que nous avions trouvé sur notre chemin.

Après douze jours éternels du plus pénible des voyages, mon guide tombe sur un sentier qu'il reconnaît. Encore six jours de marche, et je serai à la Rivière-Rouge. Une rivière grossie par les pluies vient nous plonger dans de nouvelles perplexité. Les eaux se précipitent comme un torrent; il n'y a pas d'embarcation, ni de bois pour construire un radeau. La nécessité est féconde en ressources. J'ai une toile peinturée qui enveloppe les couvertures et forme mon lit de voyageur. Attendez, bientôt vous allez me voir traverser. Je fais un cercle avec de petits saules flexibles qui croissent sur la rive. J'y attache la toile qui forme une sorte de soucoupe de quatre pieds de diamètre. Une corde y est attachée, et un homme blotti dans cette cuve traverse la rivière, tenant une autre

corde dans ses dents. Par ce moyen l'on établit un va-t-et-vient au moyen duquel, en peu de temps, tout le bagage est transporté à la rive opposée.

Enfin, le 26 juin, accablé de fatigue, je traverse la Rivière-Rouge vis-à-vis St. Boniface, où Mgr. l'évêque du Nord-Ouest me reçoit avec cette cordialité qui lui est naturelle. Par les soins intelligents de la plus touchante hospitalité, je vis bientôt mes forces renaître, et je me disposai à me mettre en route pour la Rivière St. Pierre. Cependant pour éviter des frais que mes faibles ressources redoutaient, j'attendis jusqu'au 25 juillet pour profiter de l'occasion que m'offrait un commerçant de la Rivière-Rouge qui s'en allait à St. Louis. J'arrivai ainsi à St. Paul le 15 aout. Cette ville n'a que six ans d'existence, et déjà elle se compose de plus de soixante maisons, de plusieurs magasins et d'un bon nombre de boutiques de différents corps de métiers. Elle est en rapport de commerce avec St. Louis et même avec la Nouvelle-Orléans, et trois fois par semaine les vapeurs plats du Mississippi y amènent une foule immense de voyageurs et de visiteurs de tous les coins des Etats-Unis. Le climat y est doux et salubre, le sol très-fertile : tout présage une haute destinée à cette ville. J'en partis le 20 du mois d'août, et je passai par la Prairie du chien, village qui compte deux mille âmes, dont la grande majorité est catholique, et qui est fixé comme St. Paul sur la rive Est du fleuve, à trois cent cinquante milles plus bas ; puis par la ville de Dubuque, sur le même côté du Mississippi, quarante-cinq milles en descendant. Cette ville contient dix mille âmes dont sept mille sont catholique. Une magnifique cathédrale y est en construction. A quinze mille plus bas, l'on rencontre Galéna qui n'existe que depuis dix ans, et dont la population égale celle de Dubuque. Elle contient trois mille catholiques qui possèdent deux églises. L'accroissement rapide de cette ville est dû aux mines de plomb dont son territoire

abonde. Ces villes cependant sont célèbres par l'insalubrité de leur climat. De là, en quatre jours, je me rendis à Milwaukie sur le Michigan, en traversant le territoire du Wisconsin. Cette ville qui reconnaît pour son fondateur un canadien encore vivant, du nom de Bruneau, compte déjà vingt mille habitants dont une moitié, ou peu s'en faut, est catholique. Elle ne compte que vingt ans d'existance. Une immense et magnifique cathédrale y est en construction. De là en trois jours je me rendis à Buffalo, et le 25 je débarquais du steamboat à la Chine à trois lieues de Montréal. Le 27 avril 1837, je m'étais embarqué sur un canot d'écorce, à ce même lieu, pour la Rivière-Rouge.

Le sujet de mon pénible voyage en Canada est de solliciter auprès de mes chers concitoyens l'aumône en faveur de mes missions. Des milliers de sauvages infidèles ne demandent que des ouvriers évangéliques pour embrasser la croix de Jésus-Christ, et s'éclairer de sa sainte lumière. Les âmes généreuses seront sensibles à la détresse de tant de nations qui soupirent après l'heureux jour de leur adoption parmi les enfants de l'église.

† MOD. EVEQUE DE VANCOUVER.

